

15.923-2

FNCJ

15923
6

Raymond VINCY et Jean VALMY

J'Y SUIS...
J'Y RESTE

Comédie en 3 actes & 4 tableaux

FÉDÉRATION NATIONALE
des
CERCLES DRAMATIQUES
DE LA SEINE SEINE-SAINT-DENIS
SEINE-SAINT-DENIS

EDITIONS DE L'AMICALE LIBRAIRIE THEATRALE
3, rue de Mairieaux
PARIS - 2^e

15923
6

J'Y SUIS... J'Y RESTE

F.N.C.D.
Bibliothèque

PERSONNAGES

	<i>Création</i>	<i>Télévision</i>
ANTOINETTE ..	Jane SOURZA	Anne-Marie CARRIÈRE
LA COMTESSE ..	Marguerite PIERRY	Denise GREY
LUCIE	Anne BÉRANGER	Arlette DIDIER
GISELE	Janine VIENOT	Anne DITELL
LE CARDINAL ..	Robert PIZANI	J. MOREL
HUBERT	Pierre STEPHEN	C. NICOT
PATRICE	Jean BERTON	J. BERTON
JULES	Jean CLARIEUX	J. CLARIEUX

Aucune représentation de cette pièce ne peut être donnée sans que les organisateurs n'aient obtenu, au préalable, l'autorisation de la Société des Auteurs et Compositeurs, 11, rue Bailu, Paris (9^e).

J'Y SUIS... J'Y RESTE

ACTE I

Dans un manoir de Dordogne, un grand salon.

Au fond et vers la gauche, une grande baie donnant sur une terrasse qui domine un beau paysage périgourdin. Toujours au fond, vers la droite, une porte donnant sur le hall d'entrée.

La porte du premier plan, à droite, donne sur l'office et la salle à manger du manoir.

Du premier plan, à gauche, part un escalier qui conduit au premier étage et aux chambres. Il y a sous cet escalier, une porte qui mène vers la salle de billard, et d'autres dépendances.

Dès le lever du rideau.

LUCIE, la femme de chambre, entre, très nerveuse, jette un coup d'œil circulaire dans la pièce et marmonne. — Mais enfin, c'est pas possible ! Il était là, il y a cinq minutes... (Elle semble chercher à tra-

vers la pièce, mais sans succès, car elle s'exclame, rageuse :) Ah ! zut ! zut ! et trois fois zut !

(Elle se dirige vers un grand canapé et pour mieux chercher, elle se met à genoux et engage sa tête sous le meuble.)

PATRICE, le majordome, entrant à son tour, en veste blanche. — Lucie !... Lucie !... Lucie !...
LUCIE, se relevant à demi. — Voilà ! voilà ! J'arrive.

PATRICE, la découvrant avec étonnement. — Qu'est-ce que vous faites là ?
LUCIE. — Ah ! ne m'en parlez pas, monsieur Patrice ! Depuis ce matin, j'ai perdu la tête !

PATRICE. — Et vous la cherchez sous le canapé ?
LUCIE. — C'est mon plumeau que je cherche. Enfin, tout de même, c'est pas une raison parce qu'il a des plumes pour qu'il se soit envolé !
PATRICE, goguenard. — Dans un régiment de linnottes, vous seriez colonel !

LUCIE. — Ah ! vous, la jambe ! Vous n'allez pas m'asticoter, par dessus le marché !
PATRICE, choqué. — Lucie, je vous en prie, gardez vos distances.

LUCIE. — Oh ! ben, dis donc Zizou, c'est pas ce que tu me disais hier soir.

PATRICE. — Ma petite, étant donné que Louis XIV avait fait à Mme de Montespan huit enfants, on peut penser qu'ils avaient eu tous les deux quelques moments d'assez grande intimité.

LUCIE. — Ah ! tu parles !
PATRICE. — Et cependant, on n'a jamais entendu dire que dans le service... enfin, devant toute la cour, Mme de Montespan se soit écriée : « Dis donc, gros Loulou ! »
LUCIE. — Oh !

PATRICE. — Elle faisait au roi une révérence profonde et comme tout le monde, elle l'appelaît respectueusement : « Sire ! »

LUCIE. — Bien sûr, mais c'est qu'...
PATRICE. — C'est que cette dame ne mélangeait pas la vie privée et les fonctions officielles, je vous serais reconnaissant de bien vouloir, à l'avenir, faire de même.

LUCIE, gentiment railleuse, et plongeant dans une révérence exagérée. — Bien, sire !

GISÈLE, arrivant du jardin, les bras chargés de fleurs et amusée par l'attitude de la soubrette. — Ah ça ! Lucie vous dansez le menuet ?

LUCIE. — Non, mademoiselle, je... je cherche mon plumeau.

GISÈLE. — Trouvez-moi d'abord un vase pour ces fleurs.

LUCIE. — Oui, mademoiselle.

GISÈLE. — Alors, Patrice, j'espère que tout est prêt ? Notre invité ne va sûrement plus tarder.

LUCIE. — Le voilà !

PATRICE. — Déjà !

GISÈLE. — Où ça ?

LUCIE. — Dans la potiche ! Mon plumeau !

GISÈLE, riant. — Ah ! bon !

(Et elle va disposer ses fleurs dans la potiche d'où Lucie a retiré son plumeau batadeur.)

PATRICE, après avoir haussé les épaules à l'adresse de Lucie. — Que Mademoiselle se rassure. J'ai tenu compte des recommandations de Mme la comtesse et je suis persuadé que tout sera parfait.

LA COMTESSE, surgissant en haut de l'escalier, en tenue du matin et très agitée. — Patrice ! Où êtes-vous ? Patrice ? Mais à quoi songez-vous ? Vous êtes fou, mon ami, vous êtes fou !

PATRICE. — Mais, madame la comtesse...

LA COMTESSE. — Et vous, Gisèle, vous n'avez rien vu ? Vous alliez laisser faire ça ?

GISELE. — Quoi donc, madame ?

LA COMTESSE. — Savez-vous l'impair que cet homme a failli me faire commettre ? Savez-vous quelle est la chambre qu'il a fait préparer pour notre hôte ?

PATRICE. — Mais, naturellement, la chambre bleue. C'est la meilleure du château, celle que je donne toujours à nos invités.

LA COMTESSE. — Au tout venant, sans doute, aux amis, aux parents, mais auriez-vous oublié qui nous attendons aujourd'hui ?

PATRICE. — Certes, non.

LA COMTESSE. — Le cardinal de Tramone, entendez-vous bien ? Le cardinal de Tramone !

GISELE. — Eh bien, mais...

LA COMTESSE. — Eh bien, il faut lui donner la chambre Renaissance, voyons, la chambre historique.

PATRICE, surpris. — Je me permets de faire remarquer à madame la Comtesse qu'elle se trouve dans l'aile la plus ancienne du château ; elle n'a pas tout le confort.

LA COMTESSE. — Mais elle a tout un passé.

GISELE. — Elle donne sur l'étang, elle est humide.

LUCIE. — Il doit y avoir des moustiques.

PATRICE. — De plus, les fenêtres ferment mal, et je crains que quelques courants d'air...

LA COMTESSE. — Des courants d'air ! Des moustiques ! Est-ce que cela compte à côté des souvenirs ? Est-ce que nous ne devons pas à Son Eminence le cardinal de Tramone l'honneur de le loger dans la chambre où le duc de Joyeuse passa la nuit, l'avant-veille de la bataille de Coutras ? Pouvons-nous lui

offrir un autre lit que celui où le maréchal de Rastignac mourut de la peste, en 1720, et sur lequel Adélaïde de Mont-Vermeil, mon aïeule vénérée, mit le comble à la gloire de la famille en accouchant d'un bâtard de Napoléon III ?

PATRICE. — Que Madame m'excuse, je ne me rendais pas compte.

LA COMTESSE. — Evidemment, il faut être née, pour sentir ces nuances.

PATRICE. — Eh bien, Lucie, vous savez ce qui vous resie à faire ?

LUCIE, s'élançant. — Oui, monsieur Patrice, je cours préparer la chambre Renaissance.

LA COMTESSE. — J'aime beaucoup cette enfant. Elle est vive, empressée et... intelligente.

PATRICE, à Lucie qui grimpe l'escalier. — Baissez, aérez, et un sérieux coup de plumeau.

LUCIE. — Ça tombe bien... Pour une fois que je le tiens !

(Elle éclate de rire et disparaît.)

LA COMTESSE. — Qu'est-ce que ça a de drôle ?... Décidément, cette petite est idiote.

PATRICE. — Avec la permission de madame la comtesse, j'irai dresser le couvert.

LA COMTESSE. — Attendez-moi, mon ami. Il est préférable que je voie tout moi-même. Les vins... Quels vins avez-vous choisis ?

PATRICE. — Meursault 61, Vosne-Romanée 57 et pour le rôti...

LA COMTESSE. — ...Mouton-Rothschild 34, cela va de soi.

PATRICE. — C'est-à-dire que... j'avais cru bon de monter un Château-Verriers 1930.

LA COMTESSE. — Il n'en est pas question ! Pourquoi ce Château-Verriers ?

PATRICE. — C'est le bordeaux préféré de monsieur le baron, un vin très distingué.

LA COMTESSE. — Oui, oui, distingué, mais sans flamme, sans consistance, qui approche de la quarantaine et qui commence à s'éventer... tout à fait comme mon neveu ! Je ne m'étonne pas qu'ils aient sympathisé ! Au fait, où est-il, mon neveu ?

GISELE. — Mais, madame, comme le quinze de chaque mois, M. Hubert est allé faire sa tournée d'inspection dans les fermes.

LA COMTESSE. — Et il ne sera pas prêt quand son Eminence arrivera !

PATRICE. — Que madame la Comtesse se rassure. Le chauffeur a téléphoné de Périgueux. Le train a trois quarts d'heure de retard.

GISELE, sur la terrasse. — Et j'aperçois Monsieur Hubert qui rentre sa jument aux écuries.

LA COMTESSE. — Eh bien, alors ma chère, il n'y a aucune raison de vous affoler. Ah ça ! Patrice, qu'est-ce que vous attendez ?

PATRICE. — Mais, madame la comtesse, vous.

LA COMTESSE. — Alors on ne peut rien faire sans moi, dans cette maison ? Mais, secouez-vous, palsambleu ! Allez, marchez, agissez ! (*Patrice sort, levant à la dérobée, les yeux au ciel.*) Et voilà un homme à qui j'ai donné une gratification de cinq mille francs pour qu'il soigne tout particulièrement la réception de Son Eminence... Il y a trois siècles, pour obtenir le même résultat, je lui aurais fait donner cinquante coups de bâton ! Ah ! c'était le bon temps !... (*En sortant.*) Enfin... Mais je me demande ce qu'on fera ici, le jour où je disparaîtrai !

GISELE, soupirant. — On fera ouf !

(*Hubert entre par la terrasse, s'aperçoit que Giséle est seule, a un sourire rapide, puis l'interpelle, en affectant un air grave.*)

HUBERT. — Ah ! mademoiselle Giséle, je ne suis pas fâché de vous trouver seule. J'ai de sérieux reproches à vous faire.

GISELE, légèrement narquoise. — Vous m'étonnez, monsieur le Baron.

HUBERT. — Vraiment ? Votre conscience est en repos ?

GISELE, de même. — Tout à fait, monsieur le Baron.

HUBERT, devenant brusquement tendre et un peu humble. — Ma chérie, depuis trois jours, vous me fuyez. Je n'ai pas eu droit à un regard tendre, à un sourire, à cinq minutes d'entretien. Je n'ai pas pu vous tenir dans mes bras une seule fois.

GISELE, toujours moqueuse. — Excusez-moi, monsieur le Baron, aurais-je fait une confusion ? Je croyais être ici la demoiselle de compagnie de Mme la Comtesse... pas la vôtre !

HUBERT. — Giséle, je vous en prie, assez de persiflage. Ne boudez plus. Je vous aime.

GISELE. — Moi aussi, vous le savez bien. C'est une mauvaise habitude que nous avons prise. Il n'y a plus qu'à nous en défaire.

HUBERT. — Je ne suis pas d'accord du tout !

GISELE. — Voyons, Hubert... quand vous m'aurez encore, pendant des semaines, lancé des œillades de collégien, dès que votre tante tourne le dos, quand vos souliers auront achevé d'érailler mes chaussures, en flirtant avec elles sous la table, quand nous aurons échangé entre deux portes et sous la tonnelle, des baisers de plus en plus ardens... que pourrions-nous faire ?

HUBERT. — Ben... j'ai bien une idée !

GISELE. — Oui... Oh ! je vous comprends parfaitement ! Mais voilà, nous ne voyons pas le scénario se dérouler de la même façon. Vous considéreriez

volontiers ce... petit événement comme le prologue ; pour moi, c'est le grand finale et il ne peut venir que tout de suite après la scène du mariage.

HUBERT. — Gisèle, c'est mon plus cher désir, vous serez ma femme un jour. Je ne vous demande qu'un peu de patience.

GISELE. — Et si je vous demandais, moi, un peu d'énergie ?

HUBERT, *si mollement*. — Mais... j'en ai, de l'énergie. Seulement, je vous l'ai expliquée, il y a des obstacles.

GISELE. — Ce n'est pas en les regardant de loin, d'un air craintif, que vous les franchirez. Allez-y, mon cher ! prenez votre élan, faites le grand saut. Parlez à votre tante.

HUBERT, *toujours timoré*. — Eh bien, oui, vous avez raison, je... je vais lui parler.

GISELE. — Quand ?

HUBERT, *crescendo*. — Bientôt, tout à l'heure, dès que je la verrai.

GISELE. — Vous aurez du courage ?

HUBERT. — De l'audace.

GISELE. — Et si elle demeure sur ses positions ?

HUBERT. — Je les enlèverai !

GISELE, *souriant*. — De haute lutte ?

HUBERT. — A la charge !

GISELE. — J'ai hâte de voir ça.

HUBERT. — Un petit baiser avant la bataille ?

GISELE. — Non, Hubert, après la victoire.

LA COMTESSE, *paraisant*. — Ah ! mon neveu... enfin, te voilà.

HUBERT, *vacillant déjà*. — Euh... oui, ma tante.

LA COMTESSE. — J'ai déjà dit cent fois que je ne voulais pas voir ce Saxe sur la commode.

(*Cependant que la comtesse va déplacer n bibelot, Gisèle s'approche d'Hubert.*)

GISELE, *à mi-voix*. — Eh bien, vaillant guerrier, ouvrez les hostilités.

HUBERT, *au même diapason*. — Je... certainement, tout de suite.

LA COMTESSE, *qui va faire parcourir à l'objet dont elle s'est emparé, à peu près le tour du salon, le posant ici ou là, reculant pour juger de l'effet, puis le transportant plus loin et recommençant son manège*. — Il est évident que sa place est sur la cheminée.

GISELE, *aiguillonnant Hubert*. — Allons !

HUBERT, *rassemblant son énergie et avec une brusque violence*. — Ma tante, je vous attendais...

GISELE, *à mi-voix*. — Première vague d'assaut !

HUBERT. — J'ai à vous parler.

LA COMTESSE, *se retournant*. — Quoi ? Mais dis-moi, c'est dans cette tenue que tu comptes recevoir Son Eminence ? (*Revenant au bibelot.*) A moins que sur le guéridon. (*A Hubert, tout en transportant le bibelot.*) Veux-tu me faire le plaisir d'aller te rendre présentable.

GISELE, *narquoise toujours à mi-voix*. — L'enne-mi contre-attaque !

HUBERT, *dont l'énergie fond à vue d'œil*. — C'est que... ma tante, je pensais... j'avais l'intention... si vous vouliez bien...

GISELE. — Repli stratégique.

LA COMTESSE. — Non, non, pas question du guéridon. Le guéridon est littéralement impossible. Mon petit Hubert, ce que tu as à me dire n'ayant probablement aucune importance, tu me le diras ce soir ou demain, ou dans huit jours. Pourquoi pas sur la commode ? Mais oui, c'est sa vraie place, je l'ai dit cent fois. Vas-tu, oui ou non, te préparer ?

HUBERT, *capitulant*. — Oui, ma tante.

quante pas ! Que n'as-tu pris la précaution de me montrer cette demaiselle avant d'aller commander les cloches !

HUBERT. — Mais depuis dix ans, je ne cesse de vous le répéter : les choses se sont passées si vite...
LA COMTESSE. — Trop vite !

HUBERT. — Je l'ai rencontrée à Cannes, au Martinez... ce n'est pas le buffet de la gare ! Dès que je lui ai fait la cour, elle m'a parié de mariage. Il y a des femmes qui, sans cela... Moi, il me semble que ça doit donner confiance, ça prouve leur honnêteté ! Et puis, elle avait une allure !... un charme... prenant !

LA COMTESSE. — Prenant, c'est bien le mot ! A peine l'avais-tu ramenée ici depuis huit jours que ta douce épouse prenait le large, en prenant également le contenu du coffre-fort et tous les bijoux de famille !

HUBERT. — Eh bien, justement, ma tante, c'est épouvantable !

LA COMTESSE. — Ah ! ça, c'est inouï ! Battu, content... et quant au troisième qualificatif, depuis qu'elle a levé le pied, tu le mérites certainement !

HUBERT. — Tant mieux ! C'est de plus en plus épouvantable ! (Et devant le regard effaré de la comtesse, il précise.) Nous ne manquons pas de motifs de divorce.

LA COMTESSE, *abasourdie*. — Tu dis ?

HUBERT. — Je dis que je veux divorcer, pour pouvoir me remarier.

LA COMTESSE, *éclatant*. — Il est fou ! Mon neveu est fou ! Dire que pour éviter le scandale, j'ai renoncé à porter plainte ! Je n'ai pas hésité à changer tous nos domestiques. Chaque jour, depuis dix ans, j'entretiens la légende d'une baronne de Mont-Vermeil obligée par sa faible santé de demeurer en Suisse !

HUBERT. — Mais...

LA COMTESSE. — Je distribue effrontément de ses nouvelles à nos voisins, au notaire, aux fermiers, aux dames patronesses et même au curé ! (Hubert ouvre la bouche, mais elle continue avec une énergie toujours accrue.) Et comme, décemment, je ne peux pas lui demander à confesse le pardon périodique de ce mensonge perpétuel, je suis en train de me gagner quelques bonnes années de Purgatoire... moi qui ai toujours eu horreur de faire antichambre !

HUBERT. — O-o-oh !

LA COMTESSE. — Et pour me payer de tant d'efforts et de sacrifices, tu t'apprêtes à aller crier sur les toits que ta femme est une truande, que ta tante est une pécheresse et que tu es un jobard !

HUBERT. — Et vous préféreriez que, pour sauvegarder la réputation de la famille et conserver l'estime de gens dont je me moque comme de mon premier biberon, je renonce à la femme que j'aime ?

LA COMTESSE. — Hé ! diantre ! qui te demande d'y renoncer, Nicodème ? Conduis-toi en gentilhomme, en homme du monde, en garçon respectueux, des traditions et de l'honneur... fais-en ta maîtresse !

HUBERT, *piteux*. — J'y avais bien pensé, mais...

LA COMTESSE. — Elle exige le mariage, comme l'autre ! Et c'est sans doute, encore une fois, ce qui te donne confiance, ce qui te prouve que c'est une femme honnête !

HUBERT. — Oh ! ma tante, quand vous saurez qui c'est...

LA COMTESSE. — Je ne veux pas le savoir !

HUBERT. — Pourtant, pour que vous puissiez renifler...

LA COMTESSE. — Renifler !

HUBERT. — Oui... (Il hume l'air, à la façon d'un limier.) Comme un chien d'arrêt, il faudrait...

LA COMTESSE. — Ah ! non ! jamais cette intrigante ne pénétrera sous mon toit. Brisons là ! Serait-ce la plus belle, la plus pure, la plus honnête fille de tout l'univers, je ne veux pas entendre parler d'un mariage... qui doit commencer par un divorce.

HUBERT, *exaspéré*. — Mais enfin...

LA COMTESSE. — Chez les Mont-Vermeil, on ne divorce pas. Et aujourd'hui moins que jamais !

HUBERT. — Pourquoi... aujourd'hui ?

LA COMTESSE, *indignée*. — Pourquoi ? Tu as donc oublié le chapeau de ton frère ?

HUBERT, *ahuri*. — Le... le... chapeau ?

LA COMTESSE. — Ce chapeau rouge de cardinal qu'il est sur le point d'obtenir, pour notre fierté à tous.

HUBERT, *marmoré, à lui-même, amer et boudeur*. — C'est vrai, j'avais oublié le chapeau !

LA COMTESSE. — Ah ! tu choisis bien ton moment ! Le cardinal de Tramone a accepté de venir passer trois jours chez nous avant de se rendre à Rome... Le Cardinal de Tramone, qui a l'oreille de Sa Sainteté... Un mot de lui et la nomination de ton frère est chose faite... et voilà le jour où tu oses parler de rompre un mariage béni par l'Eglise ! Mais tu veux donc tout gâcher, tout détruire, tout perdre ! Tu veux nous noyer sous les flois du sacrilège et de la honte ? Et mon bain qui coule depuis trois quarts d'heure ! (Elle s'élançe vers l'étage.) La malédiction du Ciel est sur cette maison. Tout cela par ta faute. Parce que tu es possédé du démon de la chair.

HUBERT. — Oh !... une fois tous les dix ans !

(La Comtesse disparaît. Libéré de l'emprise tyrannique de sa tante, Hubert, qui a jus-

que là maîtrisé ses réflexes se laisse aller soudain à pousser « *crescendo* » une sorte de gémissement exaspéré, comme s'il allait piquer une crise de nerfs.)

HUBERT. — Ooooooooooh !... Oh ! la famille ! Oh ! les convenances ! Oh ! les femmes ! Oh ! le pape ! (C'est alors qu'il aperçoit Patrice qui, entré presque dès la sortie de la Comtesse, observe Hubert avec un sourire en coin.) Qu'est-ce que vous faites-là, vous ?

PATRICE. — J'attendais que Monsieur le Baron ait achevé de soliloquer.

HUBERT. — Pourquoi ça ?

PATRICE. — Pour annoncer à Monsieur le Baron qu'il y a une dame qui demande à le voir.

HUBERT. — Une dame ? Quelle dame ?

PATRICE. — Malgré mes instances, elle a catégoriquement refusé de me dire son nom.

HUBERT. — Je ne suis pas du tout disposé à recevoir des visites.

PATRICE. — C'est que cette personne insiste. Il paraît que c'est très important. J'ai même eu grand peine à la faire patienter pendant l'entretien que Madame la Comtesse et Monsieur le Baron...

HUBERT. — C'est bon ! C'est bon ! Arrangez-vous pour qu'elle revienne une autre fois.

PATRICE, *sans conviction*. — Je veux bien essayer.

(Patrice a juste le temps d'esquisser sa sortie. Une femme jaillit du hall. Elle est vêtue d'une toilette de voyage cossue, mais d'une élégance un peu voyante. Tout, dans la nouvelle venue, exprime une santé éclatante, un dynamisme truculent et un mélange sympathique d'aplomb et de gentillesse. Elle bouscule violemment le maître

d'hôtel, éberlué, et gagne le centre de la pièce, en s'exclamant :)

ELLE. — Alors, c'est-il un château ou une salle d'attente ?

HUBERT, ébaubi. — Ah ! ça... mais...

ELLE. — Voilà vingt minutes qu'on me fait pointer, en compagnie de ce larbin qui a l'air d'avoir avalé son balai !

PATRICE, choqué. — Madame !

ELLE, se tournant vers le maître d'hôtel. — Ah ! vous, sourire d'avril, lâchez-moi le coude et dégagez la piste ! Allez vous remettre dans la naphthaline ! Et n'en sortez pas avant qu'on vous siffle ! *(Elle a projeté Patrice dehors, et elle revient vers Hubert en s'exclamant.)* Ah ! mon pauvre baron, c'est du poison, c'te valetaille ! Ouf !

(Elle se laisse tomber sur un siège.)

HUBERT, éberlué. — Ma parole, madame, vous faites comme chez vous !

ELLE, avec un sourire gentil. — Ben, au fond, il y a un peu de ça.

HUBERT, de plus en plus ahuri. — Mais enfin, qui êtes-vous ?

ELLE. — Je suis votre femme.

HUBERT, bondissant. — Quelle est cette plaisanterie ?

ELLE. — C'est pas une plaisanterie. Je suis votre moitié, votre épouse devant la loi et devant les hommes, voire cinquante pour cent. Oh ! ben quoi ! Ne restez pas là à me regarder, avec des yeux qui vous sortent de la tête, comme un escargot devant un chausse-pied ! Répondez-moi. Vous êtes marié ?

HUBERT. — Euh... oui.

ELLE. — Et de son nom de jeune fille, comment qu'elle s'appelle votre dame ?

HUBERT. — Est-ce que ça vous regarde ?

ELLE. — Je vais vous le dire, moi. Elle s'appelle Antoinette Mercier.

HUBERT. — En effet, mais je ne vois pas en quoi...

ELLE. — Oui, mais moi, je le vois... Parce qu'Antoinette Mercier, c'est mon nom.

HUBERT. — C'est votre nom ?

ELLE. — C'est mon nom, mon vrai nom, j'en ai jamais eu d'autre. J'étais toute petite comme ça que je m'appelais déjà Antoinette Mercier.

HUBERT. — Je n'ai aucune raison d'en douter mais je ne vois pas pourquoi cela vous autorise à prétendre...

ELLE. — Que je suis votre femme ? Mais vous êtes duraille ! Puisque je vous dis que je suis Antoinette Mercier... Vous avez bien épousé Antoinette Mercier ? Alors si vous avez épousé Antoinette Mercier, comme je suis Antoinette Mercier, je suis votre femme.

HUBERT. — Oh ! madame, avec ce genre de syllogisme, on peut aller très loin, car enfin, si toutes les madames Dupont venaient trouver le même monsieur Dupont pour lui dire : « Mon cher monsieur Dupont, puisque je m'appelle Dupont et que vous vous appelez Dupont, je suis madame Dupont ! » ce pauvre monsieur Dupont aurait sur les bras vraiment beaucoup de madame Dupont !

ELLE, en demi-à-parté. — Mais il n'a rien compris, ce pauvre cher homme !... *(A Hubert.)* Je ne vous ai jamais dit que je suis madame Dupont. Je suis Antoinette Mercier. Ça n'a aucun rapport.

HUBERT. — Je trouve, au contraire, qu'il est éloquent, le rapport... car de même qu'il existe des milliers de Dupont, il doit y avoir en France quelques centaines d'Antoinette Mercier.

ELLE. — Ah ! ça, c'est bien possible, mais vous n'en avez épousé qu'une.

HUBERT. — Et c'est vous ?

ELLE. — Et c'est moi.

HUBERT, *entre haut et bas, regardant curieusement Antoinette.* — Oui, je vois, c'est une idée fixe.

ELLE. — Alors, ça y est, vous vous décidez à me croire ?

HUBERT, *lui parlant soudain avec une amabilité complaisante, comme à une personne faible d'esprit, puis la faisant lever et la poussant doucement vers la porte.* — Mais certainement. A quoi bon vous contrarier davantage ? C'est vous ! c'est bien vous ! Enchanté d'avoir fait votre connaissance ! Revenez donc un de ces jours, quand j'aurai moins à faire...

ELLE, *sans se troubler, toujours souriante.* — Oui, oui je vois bien, vous pensez que j'ai des papillons sous l'abat-jour !

HUBERT, *explosant.* — Ah ! écoutez, madame, si vous n'êtes pas folle, moi, je n'ai pas la berlue ! Et je suis certain que ce n'est pas vous qui m'avez répandu oui, devant le maire !

ELLE, *en demi-aparté.* — Mais c'est qu'il s'énerve ! Il va se faire mal ! (A Hubert.) Allons, mon biquet, calmez-vous et appelez-la.

HUBERT. — Qui ça ?

ELLE. — Eh ben, justement, l'autre, celle qui vous a répondu oui. Vous allez voir, dès qu'elle sera là, tout deviendra clair comme le jour.

HUBERT. — Je regrette, la Baronne n'est pas au château.

ELLE, *se rasseyant.* — Je vais l'attendre, ça vaut la peine.

HUBERT. — Vous risqueriez d'attendre longtemps. La Baronne réside toute l'année en Suisse. Elle a malheureusement les bronches fragiles.

ELLE. — Alors, il vaut mieux qu'elle soit pas là, parce qu'avec moi, qu'est-ce qu'elle aurait pris pour son rhume !

HUBERT. — Madame, ma patience a des limites !

ELLE. — La mienne aussi, justement ! Non, mais rendez-vous compte ! Mettez-vous à ma place... et à celle de Jules.

HUBERT. — Jules ?

ELLE. — Oui, Jules, mon Jules. Deux mois qu'il ne sait plus servir un apéritif, sans faire déborder le verre, parce qu'il ne me quitte pas des yeux ! Et je ne peux pas lui en vouloir... s'il m'aime ! Je l'aime bien, moi ! C'est pas qu'il soit très distingué, mais y a du bonhomme ! C'est simple, j'ai jamais eu un garçon si beau garçon ! Quand je le vois, les manches retroussées, derrière le comptoir... il a des bras, je vous jure... ça me trouble au point que je rends la monnaie sur mille chaque fois qu'on me donne un billet de cinq cents ! Ça ne pouvait pas continuer comme ça... ou alors, c'était la fin du « Cochon » !

HUBERT, *complètement perdu.* — Du cochon ? Quel cochon ?

ELLE. — « Le Cochon qui sommeille », le restaurant que je tiens, tout près des Halles. Il faudra venir me voir, mon baron. Vous devez avoir la gueule fine, mais ça ne me fait pas peur. Vous ne mangerez pas mieux chez le Brillant-Navarin ! Alors, je compte sur vous ? Quand vous viendrez à Paris... Attendez donc, je dois avoir une carte sur moi.

HUBERT, *submergé, éperdu, exaspéré.* — Oh ! arrêtez ! par pitié, arrêtez ! J'ai l'impression que nous nous égarons ! Et je voudrais tout de même commencer à comprendre !

ELLE. — Comment ? vous n'avez pas compris ? Ah ! vous, on ne peut pas dire que vous collez à la roue ! Vous suivez le peloton, mais dans le loin-

tain ! C'est pourtant clair. Il y a une heure que je vous explique qu'on avait décidé de se marier, moi et Jules. Jules, c'est mon barman du « Cochon qui sommeille ». Vous me suivez ?

HUBERT. — Je colle à la roue !

ELLE. — Mais quand je suis allée à la mairie réclamer mes papiers... pour faire publier les bans, pas vrai ? On m'a demandé si je blaguais, vu que j'étais déjà mariée, depuis dix ans, avec un monsieur Hubert de Mont-Vermeil.

HUBERT. — Mais c'est invraisemblable !

ELLE, *souillant dans son sac et en sortant un papier d'état-civil*. — Si vous ne me croyez pas, tenez, regardez, lisez, voilà l'extrait de naissance qu'on m'a délivré : « Mercier, Antoinette, Euphémie, Sérphine... » (ah ! ils m'ont gâtée !) et là, dans le bas : mariée à Cannes à de Mont-Vermeil. Hubert, Godofroy, Andoche. » (Ils ne vous ont pas raté non plus !)

HUBERT, *effré*. — Je ne comprends pas ! Je ne comprendrai jamais !

ELLE. — C'est ce que je me suis dit d'abord. Ah ! J'en faisais une tête ! surtout que le Jules il commençait à faire vilain. Dame ! il y avait de quoi ! Il croyait que j'avais voulu être bigamesse ! Et puis, un jour, comme j'en parlais au commissaire de police du 2^e, un habitué, il m'a dit : « Tâchez donc de vous rappeler. Est-ce qu'on ne vous a jamais volé des pièces d'identité ? » Et je me suis souvenue qu'en effet, il y a une dizaine d'années, j'avais perdu mon sac dans le métro, avec tous mes papiers.

HUBERT. — Par exemple !

ELLE. — Alors, mon pauvre monsieur, je m'excuse de vous porter un coup pareil, mais la femme que vous avez épousée, c'est une imposteuse !

HUBERT, *gémissant, accablé*. — Nom de nom de nom !

ELLE. — Elle s'est mariée sous mon nom, en se servant de mes papiers qu'elle avait trouvés... ou achetés... j'sais pas, moi ! et légalement, votre seule femme, c'est moi. L'autre, elle vous est rien.

HUBERT, *creusant*. — Nom de nom de nom de nom !

ELLE. — Ah ! c'est une drôle de blague qu'elle m'a jouée là ! Et il faut encore que je m'estime heureuse qu'elle ne m'ait pas fait une douzaine d'enfants, sans me demander la permission !

HUBERT, *continuant sur une octave plus haut*. — Nom de nom de nom de nom de nom de nom ! ! !

ELLE. — C'est le moins qu'on peut dire ! Parbleu ! Vous êtes comme moi, vous vous demandez pourquoi qu'elle a fait ça.

HUBERT, *agité, exalté*. — Même pas ! C'est tellement facile à deviner ! Les huit cent mille francs, ce n'était pas son coup d'essai. Elle avait un casier.

ELLE, *interloquée*. — Un casier ?

HUBERT. — Un casier encombrant, qu'elle voulait dissimuler.

ELLE, *cherchant à comprendre*. — Parce qu'elle y cachait les huit cent mille francs ?

HUBERT, *s'énervant davantage encore*. — Mais non ! Le coffre ! Dès le début, elle savait, qu'elle s'en irait !

ELLE. — Qu'elle s'en irait du coffre ? Ah ! ben, moi aussi, je m'en doutais un peu, après ce que vous m'avez dit.

HUBERT. — Mais il n'est pas question de ça ! Vous ne comprenez donc rien à rien ?

ELLE. — Alors, là, dites donc, chacun son tour !

Si vous croyez que c'est commode de s'y reconnaître dans votre galimatias !

HUBERT, se maîtrisant et reprenant son sang-froid. — Oui, sans doute, excusez-moi ! Au point où nous en sommes, il vaut mieux que je vous dise tout.

ELLE, malicieuse. — D'abord, entre mari et femme, on doit rien se cacher !

HUBERT. — J'ai maintenant la certitude que la femme que j'ai épousée était une chevalière d'industrie, au casier judiciaire chargé.

ELLE. — C'était donc ça, le casier ?

HUBERT. — Et elle a utilisé vos papiers pour faire peau neuve.

ELLE. — Et elle vous a épousé pour se ranger des voitures !

HUBERT, haussant les épaules, avec un rire amer. — Huit jours après son installation au château, elle s'enfuyait en emportant l'argent et les bijoux contents dans une noire coffre-fort.

ELLE, médusée. — Oh !!! Croyez-vous qu'il y a des femmes qui sont garces tout de même !

HUBERT. — Hélas !

ELLE. — Mais aussi, c'est qu'il y a des hommes qui sont bien poires ! Comment pouvez-vous accepter de la laisser vivre tranquillement en Suisse, après un coup pareil ? Je vous jure bien que, moi, je lui aurais fait payer les pois cassés !

HUBERT. — Mais, la Suisse, la Suisse... c'est une fable destinée à expliquer son absence, aux yeux du monde.

ELLE, croyant comprendre et baissant la voix. — On l'a arrêtée ? Elle est en prison ?

HUBERT. — Nous n'avons même pas alerté la police. Autrement, pensez au scandale !

ELLE. — Mais alors, où est-elle ?

HUBERT. — Je n'en sais fichtre rien, et j'espère bien ne jamais recevoir de ses nouvelles !

ELLE, après avoir réfléchi une seconde. — Tout compte fait, ça va s'arranger plus gentiment comme ça. D'abord, si elle avait été là, c'te volaille, comment que je lui volais dans les plumes ! Et puis, il aurait fallu engager un procès... ils m'ont bien expliqué ça, un procès... en... en... attendez donc, en... en...

HUBERT. — En usurpation d'état-civil.

ELLE. — Je l'avais sur le bout de la langue, il voulait pas sauter ! Enfin, comme vous dites ! Mais il paraît que ça pouvait durer des années. Ce pauvre Jules, il aurait eu le temps de s'énerver, parce qu'avant le mariage, moi, rien à faire !

HUBERT, entre haut et bas. — Et on dit qu'il n'y a plus de femmes honnêtes !

ELLE. — Dans la maison, c'est un principe : pas de crédit ! Tandis que maintenant qu'on n'est plus que tous les deux, il y a l'autre moyen qu'ils m'ont dit ; il paraît que c'est le plus simple et que ça va très vite. On va divorcer.

HUBERT, avec une intonation qui exprime son pessimisme sur la possibilité d'employer un tel moyen. — Ah ! bien, oui... divorcer !

ELLE. — Soyez tranquille, sous un prétexte qui ne fera tort ni à vous ni à moi... « Incomplaisance » d'humeur ! Et avant trois mois, je pourrai épouser Jules, et vous, vous serez libre... des fois que vous voudriez refaire votre vie.

HUBERT, soupirant. — Je ne demande que ça !

ELLE. — Alors, c'est du cousu main !

HUBERT. — En vérité ? Vous croyez cela ? Et ma tante ? Et le chapeau ?

ELLE. — Qu'est-ce que le chapeau de votre tante vient faire là-dedans ?

HUBERT. — Ce serait trop long à vous expliquer. Sachez simplement que, chez les Mont-Vermeil, on ne divorce pas aisément. Je me suis déjà heurté à l'opposition farouche de ma tante.

ELLE. — Eh bien ! allez me la chercher, votre tante. Je vais lui dire deux mots.

HUBERT. — Je ne crois pas que ce soit le bon moyen. Il est préférable d'avoir un peu de patience. Vous venez de m'apporter, je l'espère, l'atout qui me manquait. Mais c'est une partie que je dois jouer très serré. Vous allez retourner à Paris.

ELLE. — A Paris ? Sans que je... sans que nous...
HUBERT. — Il m'est impossible d'aborder la question avant quelques jours... trois, pas plus. Chassez toute appréhension de votre esprit. Nous sommes alliés.

ELLE. — Alliés ?

HUBERT. — Certes ! Faites-moi confiance. Je vous le demande en grâce.

ELLE. *troubée.* — Ah ! ce que vous causez bien ! Moi, quand on parle comme ça, ça me fait froufrou dans l'oreille et toc-toc au cœur ! Je sais plus refuser. Mais c'est sûr ? Vous allez m'écrire, me donner la réponse ?

HUBERT. — J'irai peut-être vous la porter moi-même.

ELLE. — Ça, ce serait trognon ! Vous vous rappelez bien ? « Le Cochon qui sommeille », aux Halles.

HUBERT. — N'ayez crainte. J'ai hâte d'être le messager de la bonne nouvelle et d'aller vous présenter mes hommages.

ELLE. *très impressionnée et ne sachant plus trop comment prendre congé.* — Vvv... vous êtes gentil ! Alors, au revoir... à... à un de ces jours.

HUBERT. — A très bientôt.

(*Et comme Antoinette lui tendait la main, pour qu'il la lui serre, Hubert s'incline et lui baise le bout des doigts.*)

ELLE, *chavirée.* — Oh ! vraiment, c'est... c'est trop !

(*La main sur laquelle Hubert a posé ses lèvres lui semble devenue soudain un objet si précieux qu'elle la garde en l'air, dans la position horizontale. Son regard fait la navette entre Hubert et cette main qui la fascine, si bien que, voulant gagner la sortie, elle se heurte à un meuble.*)

HUBERT, *indulgent et amusé.* — Permettez-moi de vous accompagner.

ELLE, *toujours comme en extase.* — Comme vous voudrez... avec plaisir ! (*Elle se heurte à un autre meuble.*) Excusez-moi, je suis un peu émue. Je n'ai pas beaucoup l'habitude de fréquenter les barons... à part les barons d'agneau, bien sûr !

(*Ils rient de concert, en sortant par la terrasse. Patrice paraît et va pour traverser la pièce. La Comtesse survient par une autre porte, l'aperçoit et l'appelle.*)

LA COMTESSE. — Ah ! Patrice, vous arrivez à point.

PATRICE. — Madame a besoin de moi ?

LA COMTESSE. — Quelle question ! Vous ne voyez pas que je vous d'impatience. Vous ne m'avez rien dit de ce qui s'est passé hier.

PATRICE. — Je ferai respectueusement remarquer à madame la Comtesse que je n'ai pas encore eu l'occasion de me trouver seul avec elle.

LA COMTESSE. — Soit, mais au fait ! au fait ! Les nouvelles ?

PATRICE. — Pénibles, très pénibles.

LA COMTESSE, *angoissée*. — Ah ! mais encore ?

PATRICE. — Eh bien !... Le Petit Louis a été arrêté !

LA COMTESSE. — Pour la troisième fois ! Décidément, c'est un récidiviste !

PATRICE. — La Brigade l'a eu au tournant !

LA COMTESSE. — Et ensuite ? Parlez ! parlez donc !

PATRICE. — Mon oncle Benjamin est tombé à la rivière.

LA COMTESSE. — Quel malheur !

PATRICE. — Quant à Isabelle-la-Catholique, elle a été battue par Jéroboam.

LA COMTESSE. — De beaucoup ?

PATRICE. — D'un nez.

LA COMTESSE. — Mais alors ? alors ?

PATRICE. — Alors, madame la Comtesse me doit quatre-vingt-quinze mille francs... ou plus exactement les doit à monsieur Cyprich.

LA COMTESSE. — Ce bookmaker est un gouffre !

PATRICE. — Un gouffre qui s'impatiente. Son petit compte s'élève maintenant à trois cent cinquante-deux mille francs. Il parle de venir les réclamer lui-même au manoir.

LA COMTESSE. — Au nom du ciel, empêchez cela !

PATRICE. — C'est que je ne vois guère qu'un moyen.

LA COMTESSE. — C'est bon, je vous donnerai de l'argent tout à l'heure. Il se contentera bien d'un petit acompte.

PATRICE. — D'un gros, peut-être.

LA COMTESSE. — D'accord, mais je ne tiens pas à faire sa connaissance. Et qu'il soit discret !

Quelles gorges chaudes si l'on apprendait que la Comtesse de Mont-Vermeil joue aux courses comme un garçon coiffeur ! Ah ! vous m'avez donné là un bien joli vice !

PATRICE. — Madame la Comtesse s'ennuyait. J'ai pensé que ce dérivatif lui serait profitable.

LA COMTESSE. — Profitable ! Vous avez le don de l'adjectif ! Savez-vous combien il me coûte, depuis six mois, votre petit « dérivatif » ? Plus de trois millions ! Vous ne pensez pas qu'il est temps que j'arrête les frais ?

PATRICE. — J'estime, au contraire, que le moment est venu de nous lancer à fond.

LA COMTESSE. — Que me dites-vous là ?

PATRICE. — Pour peu que la chance tourne, nous allons nous refaire en un clin d'œil. C'est ainsi que, vendredi, à Maisons-Laffite, je crois qu'un report dix mille et dix mille à cheval « Soleil Levant » dans le réclamer, sur « Rose Pompon », dans le handi-cap...

LA COMTESSE. — Rose Pompon ? mais vous me l'avez déjà fait jouer trois fois, et elle n'a jamais gagné.

PATRICE. — Justement ! C'est une pouliche qui cherche sa course.

LA COMTESSE. — Et vous pensez qu'elle la trouvera vendredi ?

PATRICE. — J'en ai le pressentiment. Ah ! j'allais oublier... Monseigneur est arrivé.

LA COMTESSE. — Gagnant ou placé ?

PATRICE. — Que madame la Comtesse m'excuse, je parle de son Eminence le Cardinal de Tramone.

LA COMTESSE. — Ah ! ces courses ! Elles me font perdre non seulement mon argent, mais l'esprit !

PATRICE. — Je viens d'avoir le chauffeur au bout

du fil. La voiture sera là dans une dizaine de minutes.

(*Patrice s'en va.*)

HUBERT, *a reparu sur la terrasse, juste à temps pour entendre la dernière réplique du majordome. Le Baron traverse vivement la pièce, pour gagner l'escalier, en murmurant : — Dix minutes ! Diable !*
 LA COMTESSE, *l'aperçoit et sursaute. — Comment ! Tu es encore en bottes ?*

HUBERT, *montant l'escalier. —* Oui, ma tante. Je vous expliquerai. J'ai été forcé de recevoir une visite... importante.

LA COMTESSE. — Importante ! Il ne connaît plus la valeur des mots ! Mais il n'y a qu'une visite qui compte, aujourd'hui.

HUBERT, *agacé, reprenant sa montée de l'escalier, bougonnant. —* Ce n'est peut-être pas mon avis...

LA COMTESSE, *scandalisée. —* Arrête ! Ai-je bien entendu ? Tu oses me manquer de respect ?

HUBERT. — Mais, ma tante, il n'est pas question de ça ! J'ai bien le droit d'avoir une opinion !

LA COMTESSE. — Oui, la mienne ! Car si tu en proposes une autre, je ne peux qu'en déduire, en toute logique, que tu te refuses à partager mon opinion personnelle, parce que tu estimes que c'est celle d'une sottise ou d'une folle ! Si tu n'appelles pas ça me manquer de respect !

(*Hubert, excédé, s'apprête à grogner une protestation, mais l'apparition d'un nouveau personnage lui coupe la parole. C'est un gaillard aux larges épaules et aux façons vulgaires. Il franchit soudain la grande*

baie du fond et entre d'un pas décidé. En guise de salut, il se contente de porter deux doigts à son chapeau, en lançant, avec un accent faubourien, sur un ton plutôt hargneux :)

L'INCONNU. — Salut, m'sieu, dame !

LA COMTESSE, *le toisant. —* Où allez-vous, mon ami ?

L'INCONNU. — Ben, ici. Il me semble que ça se voit, à moins d'être miro !

LA COMTESSE, *suffoquée. —* Quoi ?

HUBERT, *redescendant. —* En voilà des façons d'entrer !

L'INCONNU. — J'en connais pas d'autre. Je passe par la porte, pas par la cheminée. Je suis pas le Père Noël !

LA COMTESSE. — Qu'est-ce que c'est que ce palefrenier ?

HUBERT. — Je pense que vous devez faire erreur. C'est sans doute aux écuries que vous avez affaire.

L'INCONNU. — Aux écuries ? Vous allez mal ! C'est avec la patronne que je veux m'expliquer. (*Clignant de l'œil.*) Il paraît que c'est une coriace. Elle voudrait me faire tirer la langue.

LA COMTESSE, *dressant l'oreille. —* Hein ?

L'INCONNU. — Mais, moi, je suis pas bon. Qu'elle en cherche un autre pour faire son petit jeu !

LA COMTESSE, *à elle-même. —* Mon petit jeu !

HUBERT. — Je ne comprends rien à votre histoire, mais vous pourriez commencer par changer de ton.

L'INCONNU. — Oh ! excusez ! Je suis pas venu ici pour faire des ronds de jambes et des salamalecs, mais pour régler un petit compte !

LA COMTESSE, *à part, angoissée. —* C'est le book-maker !

HUBERT, qui se monte. — Je vous le répète, je n'aime pas vos façons.

L'INCONNU. — Personne vous y oblige. Moi, je fais partie des gars qui se laissent pas marcher sur les nougats, mais si vous préférez embaucher chez ceux qui disent merci quand on leur botte le train, c'est votre droit.

HUBERT. — Sortez, monsieur !

LA COMTESSE, intervenant avec sa rude autorité. — Mais, Hubert, tu déraisonnes ? De quoi te mêles-tu ? (Puis avec le plus affable des sourires, à l'adresse du nouveau venu.) Ce monsieur se tue à te répéter que c'est à moi qu'il désire parler. Laissez-nous.

HUBERT, que cette volte-face ahurissante laisse cloué sur place, le souffle coupé. — Ah ! ça, par exemple !

L'INCONNU. — Alors, c'est vous, la Comtesse ?

LA COMTESSE. — Mais oui, cher monsieur... et je suis sûr que nous allons très bien nous entendre.

L'INCONNU. — Oh ! moi, je demande que ça.

LA COMTESSE. — N'est-ce pas ? A quoi bon s'énerver, se mettre en colère ? (Avec une brusque violence, à Hubert, qui demeure figé au bas de l'escalier.) Est-ce que tu as oublié le chemin de la chambre ? (Hubert, dompté une fois de plus, se met à gravir l'escalier, et disparaît. La Comtesse qui s'est retournée vers l'inconnu lui dit, de nouveau mielleuse et souriante.) Mais prenez donc un siège ! (Impressionnée par l'amabilité soudaine de la Comtesse et ses façons de grande dame, l'homme ne peut s'empêcher de retirer gauchement son chapeau, mais se décide pas encore à s'asseoir. La Comtesse insiste, déployant toutes ses grâces.) Je vous en prie ! (L'homme s'assied timidement sur le bord d'un fauteuil et elle prend place non loin de lui, en disant :)

Et avant tout, comment allez-vous, cher monsieur Cyprien ?

L'INCONNU, interloqué. — Cyprien ? Mais je m'appelle pas Cyprien !

LA COMTESSE, bondissant. — C'est trop fort ! Et vous avez l'audace de venir vous vautrer dans mes fauteuils ! Hubert ! Hubert ! Alors, tu me laisserais sans défense, aux prises avec cet individu ! Veux-tu me dire ce que tu attends pour le jeter dehors ?

(Cependant que Hubert, excédé par ces retournements successifs, redescend l'escalier sans enthousiasme.)

L'INCONNU, se lève, exaspéré, et il lance. — Non, mais sans blague ? Quand vous aurez fini de me caresser à rebrousse-poil !

HUBERT. — Enfin, monsieur, qui êtes-vous ?

NÉNETTE, entrant par la baie, le chapeau de travers, dépeignée, essouffée. — Jules ! Jules ! Tu n'es pas fou de me faire des coups pareils ! Vous pensez, avec ses grandes échasses... et moi, mes petite patentes... j'avais l'air d'un basset courant derrière un lévrier !

(Elle s'arrête, oppressée.)

HUBERT. — Comment ? vous ?

LA COMTESSE. — Qu'est-ce que c'est encore que cette femme-là ?

NÉNETTE, tombant assise. — Ah ! excusez-moi, j'ai plus de souffle !

LA COMTESSE. — Et elle s'installe aussi !

HUBERT, qui s'est approché de Nénette et à mi-voix. — Vous m'aviez pourtant promis...

NÉNETTE. — Moi, oui... mais c'est lui ! Il m'attendait dans l'auto, près du pont. Quand je lui ai dit : « Allez, Jules, appuie sur le démarreur ! On repart pour Paris... », j'ai eu beau lui expliquer qu'il fallait

vous laisser le temps de vous retourner, il a rien voulu savoir.

JULES. — Tu parles !

HUBERT. — Monsieur est donc ?...

NÉNETTE, se relevant et jouant à la femme du monde, — Oh ! mais c'est vrai, j'allais oublier de vous présenter ! Mon mari... mon fiancé !

LA COMTESSE, n'en croyant pas ses oreilles. — Hein ?

HUBERT. — Ma tante, je...

LA COMTESSE. — Qu'est-ce qu'elle a dit ?

JULES. — La vérité.

HUBERT. — La pénible vérité.

NÉNETTE. — L'enquiquinante vérité. Il y a dix ans, on m'a volé mes papiers, et il s'est trouvé uneourgandine assez culottée pour se les approprier et se marier, sous mon nom, avec votre neveu.

LA COMTESSE, tombant assise, anéantie. — Quoi ?

HUBERT. — Quand je vous disais, ma tante, que la visite que j'avais reçue était d'une certaine importance...

LA COMTESSE, étouffant presque. — Mais...

HUBERT. — Madame m'a fourni toutes les preuves ; il n'y a malheureusement aucun doute.

LA COMTESSE. — Ah ! la misérable !

NÉNETTE. — Dites donc !

LA COMTESSE. — Pas vous, l'autre !

NÉNETTE. — Là, d'accord. C'était une vraie souris ravageuse ! Mes papiers, vos bijoux, les huit cent mille balles !...

LA COMTESSE, atterrée de voir que Nénéte connaît leur secret. — Hubert ! Tu lui as dit ?...

HUBERT. — Il a bien fallu que je mette Madame au courant.

NÉNETTE. — Et moi, j'ai mis Jules au courant.

JULES. — Ça fait qu'on est tous au courant.

NÉNETTE. — Et qu'on est tous dans la mélasse !

JULES. — Alors, il s'agit d'en sortir... et pas à la Saint-Glinglin ! Tout de suite !

NÉNETTE, à Hubert, à mi-voix. — Je vous l'ai dit, il est pressé ! Remarquez, c'est flatteur !

JULES, à la Comtesse. — Mais, bon sang ! Pourquoi vous voulez pas qu'ils divorcent ?

LA COMTESSE, avec un haut-le-cœur. — Qu'ils divorcent ?

HUBERT. — Hé, oui, ma tante, nous y revoilà !

LA COMTESSE, catégorique. — Jamais !

JULES, furieux. — Jamais ?

NÉNETTE, crescendo. — Jamais ? Elle est bien bonne ! Comment voulez-vous qu'on se marie (*Monfrant Jules*) lui et moi, tant qu'on restera mariés, moi et lui ?

(Elle montre le baron.)

LA COMTESSE. — Moi vivante, mon neveu ne divorcera pas.

JULES. — Et elle s'imagine qu'on va attendre qu'elle clabote pour avoir droit à notre nuit de noces ?... Pas question !

NÉNETTE. — Têtu comme elle est, elle est capable de devenir centenaire rien que pour nous empêcher ! Mon pauvre Jules, t'aurais une barbe blanche jusqu'aux chevilles ! Il serait forcé d'y faire un nœud pour pas s'y emmêler les pieds en montant dans le lit nuptial !

LA COMTESSE, avec hauteur. — En voilà assez. Cette pantalonnade n'a que trop duré.

(Au mot de pantalonnade, Nénéte et Jules ont franché les sourcils, et Hubert, redoutant un

nouvel éclat, s'empresse de tenter une méditation.)

HUBERT. — Mais il faut pourtant trouver une solution.

LA COMTESSE, dont la morgue touche à l'insolence. — Sans doute. J'y aviserai. Mais pour l'instant, rompons là, s'il vous plaît. Je vous ferai savoir ce que j'aurai décidé.

NÉNETTE. — Hein ?

HUBERT, essayant encore de détourner l'orage de plus en plus menaçant. — Ma tante !

JULES. — Ça y est ! Elle nous flanque à la porte comme des malpropres !

NÉNETTE. — Oh ! ça minute, c'est pas encore fait !

JULES. — J'espère bien.

HUBERT, implorant, à Nénette. — Je vous en prie.

NÉNETTE. — Ah ! jusqu'à présent, mon baron, vous êtes témoin, je demandais qu'à y mettre du mien, pour arranger les choses... surtout à cause de vous qui êtes bien sympa ! mais elle, alors, vous parlez d'une teigne !

HUBERT, douloureux. — Oh !

LA COMTESSE. — Vertubleu ! Les marouffes !

HUBERT. — Ma tante !

NÉNETTE. — Et mal embouchée encore !

HUBERT. — Je vous en supplie !

NÉNETTE. — Ah ! non, maintenant, trop tard !

Puisqu'elle veut la bagarre, même la Comtesse va être servie !

JULES, ravi. — Vas-y, Nénette ! Enfin, je te retrouve !

HUBERT. — Je ne permettrai pas...

JULES, pointant un doigt sur la poitrine du Baron et le faisant reculer jusqu'à un fauteuil dans

lequel Hubert s'éroule. — Oh ! vous, le mollusque, rentrez dans votre coquille et n'en sortez plus.

(Hubert, effondré dans son fauteuil, n'osera plus en bouger, mais à mesure que le ton de l'altercation montera davantage, il s'y enfoncera de plus en plus, tout en poussant, sur un ton douloureux grandissant, de sourdes exclamations.)

LA COMTESSE. — Mais où allons-nous ?

NÉNETTE. — Où vous voudrez, mais vous irez toute seule, parce que, moi, je m'installe ici.

JULES. — Bravo !

LA COMTESSE. — C'est de l'aberration !

NÉNETTE. — Non, c'est de l'occupation ! Et je ne repartirai que le jour où vous aurez mis les pouces !

JULES. — Ça, c'est causé !

LA COMTESSE. — Mais je vais appeler les gendarmes !

NÉNETTE. — Bonne idée ! Appelez-les ! Qu'est-ce que je risque ? Après tout, je suis chez moi !

JULES. — Bien sûr ! Tant qu'ils voudront pas divorcer t'es la baronne.

NÉNETTE. — Et alors ! Jules, va chercher les bagages... et au trot !

JULES, qui exulte. — Banco ! C'est comme ça que tu me plais, ma Nénette ! (Il a bondi vers la terrasse, Au moment de disparaître, il plaque un baiser sonore dans la paume de sa main et l'envoie à Nénette.) Hou ! Je t'adore !

(Puis il part en courant.)

LA COMTESSE, que la suffocation ne quitte plus. —

Les bagages !... Je voudrais bien voir ça !

NÉNETTE. — Vous en faites pas ! Vous serez aux premières loges !

LA COMTESSE, hors d'elle. — Madame !!!

NÉNETTE, dressée sur ses ergots. — Madame !!!
Lucie, surgissant du hall, haletante, émue. — Madame ! Monseigneur !

LA COMTESSE, affolée. — Monseigneur !

NÉNETTE, incompréhensive. — Monseigneur ?

HUBERT, éploré. — Monseigneur !

LUCIE. — La voiture franchit la grille. Patrice m'envoie prévenir Madame.

LA COMTESSE. — J'y vais ! (Elle fait un pas vers la porte, puis jette un regard vers Nénette et s'immobilise.) Non ! Hubert, vas-y ! (Hubert va pour obéir. La voix de sa tante l'arrête aussitôt.) Non ! Ne bouge pas. (A Lucie.) Courez dire à Mlle Gisèle qu'elle me remplace quelques minutes.

LUCIE, repartant en trombe. — Oui, madame.

LA COMTESSE, avec force à Nénette. — Vous voyez bien que vous ne pouvez pas rester ici.

HUBERT, se joignant à sa tante, sur un ton plus conciliant. — Non, vraiment, non...

NÉNETTE. — Je voudrais bien savoir pourquoi.

LA COMTESSE. — Mais parce que nous allons recevoir pendant trois jours un très grand personnage...

NÉNETTE. — Mais, dans mon restaurant, aux Halles, j'en reçois tout le temps !

LA COMTESSE, levant les yeux au ciel. — Aux Halles !... Mais ça n'a aucun rapport ! Il s'agit de Mgr de Tramone !

NÉNETTE. — Et après ? Avant-hier, j'avais Ferdinandel. Il est tout de même plus connu que votre grand seigneur !

LA COMTESSE. — C'est affreux ! Hubert, qu'elle s'en aille !

HUBERT, à Nénette. — Ne la poussez pas à bout, dans notre intérêt. Il y a, au village, une excellente auberge. Allez vous y installer et nous reprendrons cette conversation dans trois jours.

LA COMTESSE. — Parfait ! D'accord ! Revenez dans trois jours !

NÉNETTE. — Pour que vous me fassiez recevoir avec des fourches !... Je regrette, j'ai plus confiance. J'y suis... j'y reste !

PATRICE, qui vient d'entrer, annonce avec solennité. — Son Eminence le Cardinal de Tramone.

LA COMTESSE, éperdue, fermant les yeux. — Que tous les Saints du Paradis soient avec nous !

NÉNETTE. — On va être un monde fou !

LE CARDINAL, paraît, suivi respectueusement de Gisèle. C'est un prélat à cheveux blancs, de très grande allure et dont l'onction est toute baignée de grâce spirituelle. — Ma bonne amie, quelle joie de vous revoir !

LA COMTESSE. — Eminence, quel honneur pour notre maison.

NÉNETTE, à contemplant, ébaubie, l'apparition de ce personnage dont elle n'avait pas deviné la qualité et qui l'impressionne visiblement. Elle murmure à Hubert. — C'est lui, le Monseigneur ?

HUBERT, à mi-voix. — Naturellement !

NÉNETTE, de même. — Ah ! si j'avais su ! Je serais pas restée !

LE CARDINAL, faisant maintenant un pas vers Hubert qui se précipite à sa rencontre. — Hubert, mon cher enfant, j'avais hâte de vous revoir.

HUBERT. — Eminence !

JULES, entrant en fanfare, porteur de plusieurs valises. — Et voilà les bagages de mère la Baronne ! (A la vue du Cardinal, il s'arrête, interloqué, avec un léger.) Oh !

(Les visages de tous les autres personnages ont exprimé à son annonce claironnante des sentiments différents : la surprise chez Gisèle, Patrice et Lucie (celle-ci rentrée à la suite du prêtre), l'angoisse chez la Comtesse et Hubert, la gêne chez Antoinette, et une surprise ravie chez le Cardinal.)

LE CARDINAL. — Chère madame, vous rentrez donc de Suisse ? (Dans le dos du Cardinal, la Comtesse a un élan pour intervenir, accompagné d'un geste pour inciter Hubert à faire de même. Mais avec un regard vers Appoline, le cardinal poursuit.) La Comtesse ne manquait jamais de me donner de vos chères nouvelles. (Et c'est maintenant Hubert qui, derrière le Cardinal, fait signe à sa tante qu'ils sont pris au piège de ses propres mensonges, cependant que le Cardinal se retourne de nouveau vers Nénette pour lui dire avec chaleur :) Que je suis content de vous connaître !

NÉNETTE, bouleversée. — Oh ! Vo... Votre Altesse !

LE CARDINAL, un peu étonné, mais avec une bonne grâce infinie. — Ah ! non, c'est trop !

NÉNETTE, perdant complètement la tête. — Euh ! je veux dire... M'sieu le Curé.

LE CARDINAL, de même. — Cette fois-ci, ça n'est pas assez !

NÉNETTE. — Excusez, c'est... c'est l'émotion !

LE CARDINAL. — J'en suis touché, mais je veux que rien ne soit changé sous ce toit par le fait de ma présence, je veux que, pendant mon séjour, l'existence continue à se dérouler dans cette mai-

son, simple, harmonieuse et sereine, comme elle s'y déroulait, j'en suis sûr, avant mon arrivée.

NÉNETTE. — Ah ! Monseigneur ! On ne peut rien vous cacher !

RIDEAU

NOTA. — Il est possible de ne pas faire d'entrée entre le Un et le Deux. Un baisser de rideau très court suffit pour opérer la nouvelle mise en place.

LUCIE. — Entre nous, hier soir, avant d'aller se coucher, vous croyez pas que le maître d'hôtel aurait pu avertir l'homme privé qu'on s'était appuyé une journée crevante ?

PATRICE. — Fatigante, je le reconnais.

LUCIE. — Et que ce matin, en se levant, l'homme privé aurait pu susurrer au maître d'hôtel que la nuit n'avait pas été beaucoup plus calme ?

PATRICE, *attendant par ce souvenir et lui ouvrant les bras.* — Allons, venez faire la paix avec les deux !

LUCIE, *se blottissant dans les bras de Patrice et appuyant sa tête contre son épaule.* — Ah ! mon chéri, quand c'est-il qu'on pourra s'aimer tranquillement ?

PATRICE. — Mais tu le sais bien, dès que j'aurai le chauffage central.

LUCIE. — On ne pourrait pas commencer sans ça ?

PATRICE. — Ah ! non. Je ne t'ai pas promis qu'on achèterait un palace, mais même dans un petit hôtel pour voyageurs, il faut le confort.

LUCIE. — Et tu crois qu'on y arrivera ?

PATRICE, *tapant sur une de ses poches.* — Tiens, sais-tu ce que j'ai là ?

LUCIE. — Dis vite !

PATRICE. — Les baignoires !

LUCIE, *joyeuse.* — Les baignoires ! Non ? Depuis quand ?

PATRICE. — Hier soir, avant le dîner, la Comtesse m'a remis un chèque... pour M. Cyprien.

LUCIE, *riant avec lui.* — Ce brave Cyprien ! Ah ! le jour où tu l'as inventé, celui-là, tu as eu une idée de génie ! (*Brusquement inquiète.*) Mais dis donc... si un jour elle gagnait ?

PATRICE. — Avec les tuyaux que je lui donne, ça m'étonnerait ! Je veux bien être M. Cyprien pour

ACTE II

Le rideau se relève sur le même décor, mais les meubles du salon sont maintenant dans le désordre matinal créé par la toilette de l'appartement.

PATRICE, *qui porte un gilet rayé, est en train d'épousseter.*

Au bout de quelques secondes, Lucie paraît, venant de l'office. Manifestement, elle n'est pas éveillée depuis longtemps, car elle batte désespérément et elle porte encore à la main son tablier. Elle le nouera à sa taille pendant le début de la scène qui suit.

PATRICE. — Ah ! vous voilà !... enfin !... Il est huit heures et quart.

LUCIE. — Oh ! ben, dites donc, monsieur Patrice, avec tout ce monde qui nous est arrivé hier... le tintouin que ça nous a donné... On s'est couché à plus de minuit... (*Gentiment.*) Et si encore, après, tu m'avais laissé dormir !

PATRICE, *sur un ton de reproche affectueux.* — Lucie ! Quand vous déciderez-vous à faire la distinction entre le maître d'hôtel et l'homme privé ?

F. N. C. D.

LUCIE. — Et la Comtesse ?
 PATRICE. — Elle riait jaune, mais discrètement, elle notait les prix ! car c'est encore un chapitre que la Baronne a l'air de connaître sur le bout du doigt !

LUCIE. — Sans blague ?
 PATRICE. — Ah ! sur sa chaise longue, là-bas, en Suisse, elle devait passer la journée à lire le cours des Halles !

LA COMTESSE, surgissant en déshabillé du matin au haut de l'escalier, agitée, versatile et autoritaire à son habitude. — Patrice ! Patrice ! alors ?... vous avez oublié de me réveiller.

PATRICE. — Mais, madame la Comtesse, il est loin d'être dix heures et d'ordinaire...

LA COMTESSE. — Mais ce n'est pas un jour ordinaire ! Aujourd'hui, vous auriez dû me réveiller à l'aurore, à l'aube ! C'était d'ailleurs complètement inutile, je n'ai pas dormi de la nuit. Avez-vous, au moins pensé à monter le petit déjeuner du Cardinal ?

PATRICE. — Non, madame, pas encore.

LA COMTESSE. — Je l'espère bien ! Surtout ne le dérangez pas avant qu'il sonne.

PATRICE. — Et pour madame la Baronne ?

LA COMTESSE. — La Baronne ? Laissez-la dormir... le plus longtemps possible... Ça la reposera... (Entre ses dents.) et moi aussi !

PATRICE, désignant chiffons et plumcau. — Lucie... allez donc ranger tout cela... (Avec intention.) J'ai à m'occuper des menus avec Madame la Comtesse.

LUCIE, bas. — Et du chauffage central ! (Haut, empressée.) Bien, monsieur Patrice !

(Elle s'en va.)

J'Y SUIS... J'Y RESTE

46

encaisser (Il tape de nouveau sur sa poche.) mais pas pour payer !... Allons, au labeur !

(Toutes les répliques suivantes s'échangent pendant qu'ils essuient les meubles et les remettent en place.)

LUCIE. — Mais j'y pense ! le chauffage central... ça y est, nous l'avons !

PATRICE. — Comment ça ?

LUCIE. — Tu n'as qu'à faire jouer aussi la Baronne.

PATRICE. — La Baronne ?

LUCIE. — Oui, la femme de monsieur Hubert.

PATRICE. — C'est juste. Elle ressemble si peu à l'idée que je m'en faisais d'après les récits de la patronne !

LUCIE. — Ça... elle est à la bonne franquette !

PATRICE. — Oui ! Son frère de lait a dû déteindre sur elle, car alors, celui-là !...

LUCIE. — Ah ! le Jules... moi, je le trouve rigolo !

PATRICE. — C'est une opinion.

LUCIE. — Mais dis, tu ne crois pas que la Baronne pourrait devenir la cliente de monsieur Cyrien ?

PATRICE. — Hum ! Avec elle, je ne m'y risquerais pas. Elle n'a peut-être pas l'air très baronne, mais elle a l'air très à la page !

LUCIE. — Tu trouves ?

PATRICE. — Ah ! hier soir, elle m'a démonté. Je ne pouvais pas servir un plat sans qu'elle s'écrie : « Là-dedans, il y a un jaune d'œuf, un verre de madère, une cuillerée de farine... et cætera et cætera... » Elle a passé tout le dîner aux Rayons X !... et elle ne s'est pas trompée d'un grain de poivre !

LUCIE. — Drôle de conversation pour le Cardinal ! Il devait en faire une tête !

PATRICE. — Lui, il était ravi ! Il notait toutes les recettes !

LA COMTESSE, en arrêt depuis quelques secondes devant le baromètre et cognant sur sa vitre. — Al-lous, bon, le baromètre est à l'orage ! Comme c'est encourageant. (Sursautant soudain et se retournant vers Patrice.) Qu'est-ce que vous me racontez avec vos menus ? Nous les avons établis hier soir.

PATRICE, respectueusement complice. — C'est un prétexte pour pouvoir soumettre à Madame la Comtesse son jeu d'aujourd'hui.

(Il a sorti de sa poche une petite feuille de papier.)

LA COMTESSE. — Oh ! mon ami, laissons ça de côté tant que Son Eminence sera dans cette maison. PATRICE. — C'est dommage. Il me semblait, au contraire que cette présence...

LA COMTESSE. — Ah, oui ? En somme, si je vous comprends bien, vous voudriez me faire considérer ce saint homme comme un fétiche, un gri-gri !

PATRICE. — Ma foi...

LA COMTESSE, tentée. — Ma foi, oui, on ne sait jamais ! Donnez-moi ça. (Elle parcourt la feuille remise par Patrice.) Goupillon gagnant, sur Sacristain et Préchi-Précha... En effet, je commence à croire que vous avez raison !

HUBERT, arrivant par l'escalier, en pyjama et robe de chambre. — Comment, ma tante, déjà levé ?

LA COMTESSE, congédiant Patrice à mi-voix. — Nous reparlerons de ça tout à l'heure.

(Patrice s'incline et sort. Son feuillet à la main, la comtesse a une seconde d'embar-ras. Elle cherche autour d'elle un endroit pour le dissimuler. Sur un guéridon voisin, il y a un coffret à cigarettes. Elle y glisse rapidement le papier.)

HUBERT, qui a, pendant ce temps, descendu l'es-

calier. — Avez-vous bien dormi ?

LA COMTESSE, indignée. — Car tu as dormi, toi ? HUBERT, avec le sourire de l'inconscience. — Très bien.

LA COMTESSE. — Alors, tu dors sur un volcan ?

HUBERT. — Jusqu'à présent, ça ne s'est pas mal passé. Et il n'y a plus que deux jours...

LA COMTESSE. — Et il y a encore deux jours ! deux jours pendant lesquels je vais trembler à chaque minute, à chaque seconde !

HUBERT. — Mais pourquoi ?

LA COMTESSE. — Tu es inconscient ! Pour que tout se dévoile et tout s'éroule, il suffit d'un mot de cette gargotière !

HUBERT. — Jusqu'à présent, elle ne l'a pas dit.

LA COMTESSE. — Parce que je n'ai pas arrêté de lui couper la gaffe sous les pieds ! Ah ! hier soir, quand son Eminence a parlé d'apostasie et qu'elle a répondu qu'au Pavillon des Légumes, il y a une marchande qui s'appelle comme ça !... si je n'avais pas été là pour détourner la conversation...

HUBERT. — Mais vous y étiez.

LA COMTESSE. — Ce qu'il faut empêcher à tout prix, c'est qu'elle se trouve seule avec le Cardinal... Ah ! j'en frémiss !

HUBERT. — Pas si vite, ma tante. Attendez au moins qu'ils soient levés

LA COMTESSE. — Si elle pouvait dormir pendant quarante-huit heures !

NÉNÈRETE, paraissant. — Bonjour !

(Elle vient d'entrer par la terrasse, venant du jardin, vêtue comme si elle était au bord de la mer, d'un blouson excentrique, d'un pantalon corsaire et d'un grand chapeau de paille. De plus, elle porte une musette en

*bandoulière et, à la main une canne à pé-
che.)*

*(La Comtesse et Hubert la regardent avec
étonnement.)*

LA COMTESSE. — Ah ! ça !... où étiez-vous ?

NÉNETTE. — A la dandinette.

HUBERT. — A la dandinotte ?

NÉNETTE. — Ah ! moi, quand je suis en vacances, j'en profite ! C'est Michou qui m'a prêté les accessoires, Michou, le fils du chauffeur, le petit blondinet, celui qui a un œil qui chipe les pommes et l'autre qui guette le fermier !

HUBERT. — Oui, je vois, mais...

NÉNETTE. — Je vous ai ramené une de ces fritures !... Vous aimez ça, mon baron ?

HUBERT. — Certes, mais...

LA COMTESSE, qui a inspecté Nénette du haut en bas, avec un air outré. — Mais l'important pour le moment, c'est de remonter dans votre chambre.

NÉNETTE. — Pourquoi faire ?

LA COMTESSE. — Pour vous changer. Je suis effrayée à l'idée que Son Eminence pourrait vous surprendre dans cette tenue.

NÉNETTE. — Qu'est-ce qu'elle a, ma tenue ?

HUBERT. — Ben...

NÉNETTE. — Elle est pas croquignollette ?

LA COMTESSE. — Beaucoup trop... croquignollette !

HUBERT. — Chère madame, je vous le demande encore une fois, surveillez-vous...

LA COMTESSE. — Afin que rien dans vos manières, dans votre langage...

NÉNETTE. — Alors, là, vous galopez dans les salsifis ! Qu'est-ce que je peux faire de plus ? Depuis hier, je prends des airs pincés, je papillotte de la

prunelle, je tortille du tralala... tout ça pour paraître distinguée.

LA COMTESSE, les yeux au ciel. — Distinguée !

NÉNETTE. — Vraiment, vous n'êtes pas raisonnable, tantine !

LA COMTESSE. — Tantine ! Ah ! non, tout de même !

NÉNETTE. — Ben, quoi, je suis affectueuse. (A Hubert.) C'est pas de bon cœur, mais ça fait famille !

HUBERT. — C'est peut-être inutile pour le moment.

LA COMTESSE. — Tout à fait inutile. Nous sommes seuls.

LE CARDINAL, paraissant sur la terrasse, de la meilleure humeur du monde. — Ah ! mes chers amis, quel pays ! quel soleil ! quelle matinée !

HUBERT, stupéfait. — Eminence !

LA COMTESSE, de même. — Vous étiez déjà sorti, vous aussi ?

LE CARDINAL. — Pourquoi, moi aussi ?

NÉNETTE. — Parce que j'arrive. Je me suis levée à six heures pour aller tremper du fil dans l'eau.

LE CARDINAL. — Mes compliments, madame. Et qu'avez-vous pris, des ailettes, des gardons, des chavesnes ?

NÉNETTE. — Oh ! mais Votre Eminence est pêcheuse !

LE CARDINAL. — Pardon ?

NÉNETTE. — Je veux dire : vous êtes pêcheur ?

LE CARDINAL. — Nous le sommes tous ! Mais j'avoue que, là-bas, dans ma Touraine, quand j'étais encore un gamin... ce n'est pas hier !... j'ai passé bien des heures au bord d'une certaine petite rivière...

LA COMTESSE, nerveuse. — Eminence, nous vous faisons bavarder...

HUBERT. — Et vous n'avez pas déjeuné ?

LE CARDINAL. — Je viens d'aller dire ma messe, mon cher garçon... mais j'avoue qu'à présent, j'ai une faim de loup...

HUBERT. — Je sonne Patrice qui va vous servir.
LA COMTESSE, *jouant la confusion*. — D'ailleurs, nous sommes là, tous les trois, devant Votre Eminence...

HUBERT. — Dans ces tenues matinales...

LE CARDINAL. — Je vous en prie, allez à vos toilettes.

LA COMTESSE. — Oui, si vous permettez... Tu viens, Hubert ? Vous venez, Antoinette ?

NÉNETTE. — Ah ! mais non, Apolline, parce que moi, je suis comme Son Eminence, j'ai une faim du diable !

LE CARDINAL, *rectifiant en souriant*. — De loup ! j'avais dit de loup ! Quoiqu'il en soit, nous allons déjeuner ensemble.

NÉNETTE. — Avec plaisir !

HUBERT, *à part*. — Aïe !

LA COMTESSE. — Eh bien, mais... nous ne sommes pas à une minute près.

HUBERT. — Nous allons rester aussi.

LE CARDINAL. — C'est tout à fait inutile, d'autant que je ne suis plus seul.

NÉNETTE. — Nous serons tous les deux.

HUBERT. — Justement !

LA COMTESSE. — Hubert veut dire...

NÉNETTE. — Que vous serez encore moins seul, si nous sommes quatre !

LE CARDINAL. — Je ne veux pas que vous vous dérangiez pour moi.

LA COMTESSE. — Je vous assure...

HUBERT. — Croyez bien...

LE CARDINAL. — Ah ! n'insistez pas, vous me fâchez !

NÉNETTE. — Vous n'allez pas faire fâcher Son Eminence, voyons, tantine !

HUBERT. — Dans ce cas...

LE CARDINAL, *avec un geste qui congédie*. — A tout à l'heure, mes bons amis.

(*Il s'assied devant un guéridon et Patrice vient disposer devant lui un plateau garni.*)

(*La Comtesse part en soupirant et en levant les yeux au ciel, suivie par Hubert et ils disparaissent en haut de l'escalier.*)

LE CARDINAL. — Mais je ne vois là qu'un déjeuner et nous sommes deux.

PATRICE. — Madame la Baronne déjeune aussi ?

NÉNETTE, *vivement*. — Non, non, Patrice...

LE CARDINAL. — Mais vous distiez...

NÉNETTE. — Oui, oui, bien sûr, mais... (*Congédiant le maître d'hôtel, très baronne.*) Disposez, mon ami, disposez !

(*Patrice disparaît.*)

LE CARDINAL. — Vous avez déjà perdu voire appetit ?

NÉNETTE. — Ah ! dites pas ça, Eminence ! au contraire ! mais vous en faites pas pour moi ! J'ai mon petit casse-croûte. (*Elle a ouvert sa musette, elle en retire diverses victuilles qu'elle dépose sur la table, en face du déjeuner du Cardinal, en les annonçant.*) Du saucisson, deux tranches de jambon, une terrine de foie gras, un bout de pain. (*C'est une plantureuse demi-boute de scigie.*) et un petit pichetgorne !

J'Y SUIS... J'Y RESTE

54

LE CARDINAL. — Pardon ?

NÉNETTE. — Un vin blanc du pays...
(Elle embrasse le bout de ses doigts pour
exprimer l'opinion flatteuse qu'elle a de
lui.)

LE CARDINAL, intéressé. — Ah ! je connaissais le
Monbazillac, mais pas le... Pichtegorne !

NÉNETTE. — J'ai pris tout ça à la ferme, en par-
tant, pour faire mim-miam au bord de l'eau et puis,
ça a tellement mordu... A la bonne voire, Eminence !
(El ouvrant un « couteau suisse », elle taille
une large tranche de pain.)

LE CARDINAL. — Il me semble superflu de vous ré-
pondre : Bon appétit !

NÉNETTE, qui attaque gaillardement pain et sau-
cisson. — Comme vous voyez, ça boulotte !

LE CARDINAL. — C'est un plaisir de voir à quel
point votre séjour helvétique vous a profité !

NÉNETTE, qui n'y est pas. — Ah ! oui, mon...

LE CARDINAL. — Le bon air des montagnes suis-
ses fait des miracles.

NÉNETTE, saisissant. — Ah ! la Suisse ?... Oh !
c'est radical !

LE CARDINAL. — Car enfin, on peut le dire aujour-
d'hui, il paraît que lorsque vous êtes partie, vous
étiez bien bas.

NÉNETTE. — Mais d'aller à deux mille mètres, for-
cément ça m'a remontée !

LE CARDINAL, riant de bonne grâce. — Votre bon-
ne humeur m'enchanté... et cette simplicité d'allures,
de ton que vous avez acquise, sans doute, dans la
compagnie de ces braves montagnards...

NÉNETTE, un peu confuse, gentiment. — Et qui
vous choque pas trop, vraiment ?

LE CARDINAL. — Qui me repose ! Les honneurs,
l'encens, les grands conciliabules, les graves déci-

sions, tout cela est lourd. (Nénette s'est arrêtée de
manger et elle écoute, impressionnée.) J'ai gravi
bien des marches, je me suis élevé au-dessus des au-
tres hommes et parfois, je m'aperçois...

NÉNETTE. — Que vous vous ennuyez tout seul, là-
haut !

LE CARDINAL, riant de nouveau, désarmé. — Mais
surtout, ne le répétez pas !

NÉNETTE, pendant cette dernière réplique, s'est
emparée de la bouteille de vin et elle essaie vaine-
ment de l'ouvrir à l'aide du tire-bouchon de son
couteau. — Oh ! quel bouchon ! pas moyen de l'a-
voir !

LE CARDINAL. — Voulez-vous me permettre ?

NÉNETTE. — Vous, Monseigneur, oh ! non...

LE CARDINAL. — Vous me renvoyez sur mes hau-
teurs ?

NÉNETTE. — Ah ! dans ce cas...

LE CARDINAL, débouche non sans peine la bouteil-
le que Nénette lui a passée, puis. — Il nous a coûté
bien des efforts, mais il semble en valoir la peine.

(Il s'est mis à humer avec une gourmandise
discrète le bouquet du vin et il s'attarde
dans cette agréable occupation.)

NÉNETTE, tendant la main. — Alors, merci. Emi-
nence.

LE CARDINAL. — Oh ! pardon !

(Et il rend la bouteille à Nénette qui se sert
dans une timbale extraite de sa musette et
boit une gorgée.)

NÉNETTE. — Il se laisse boire !

LE CARDINAL. — Que voulez-vous qu'il fasse d'au-
tre ?

NÉNETTE, riant. — Bien sûr ! mais vous laissez re-
froidir votre chocolat.

LE CARDINAL. — Oui... non... ne vous inquiétez pas, je n'ai plus très faim.

NÉNETTE, qui vient d'ouvrir la terrine. — Ah ! dites donc, ce foie gras... c'est quelqu'un !

LE CARDINAL, visiblement alléché. — Quelqu'un d'assez sympathique, si j'en juge par son arôme !

NÉNETTE, qui est en train de se préparer une tartine appétissante. — Dommage que vous n'avez plus faim.

LE CARDINAL. — C'est-à-dire que je n'ai plus faim... de chocolat !

NÉNETTE, poussant vers son compagnon la terrine de foie gras. — Mais fallait le dire tout de suite ! (Et ayant saisi le pain bis.) Je vous en coupe une tranche ?

LE CARDINAL. — Une bonne tranche !

(El sur le pain que Nénette lui tend, le Cardinal se met à tartiner du foie gras avec une mine gourmande.)

NÉNETTE, montrant la terrine. — Eh bien, et la truffe ? Vous l'aimez pas ?

LE CARDINAL. — Je l'adore !

NÉNETTE. — Prenez-la !

LE CARDINAL. — Laissez-moi le plaisir de vous l'offrir.

NÉNETTE. — Jamais de la vie !

LE CARDINAL. — Si, si, j'insiste.

NÉNETTE. — Ah ! Eminence, je vous vois venir. Vous voulez que je prenne à mon compte tout le péché de gourmandise !

LE CARDINAL. — Alors, partageons la truffe... et le péché !

NÉNETTE. — Hein ? Comment le trouvez-vous ?

(Le Cardinal, fort occupé à savourer le foie gras, se contente de reprendre le geste de

Nénette et embrasse le bout de ses doigts dans une mimique éloquentte.)

NÉNETTE. — Ah ! comme vous dites ! (Lui offrant du vin.) Une laime ?

LE CARDINAL. — Un sanglot !

NÉNETTE, riant de la réponse et tellement ravie par la cordialité du prélat qu'elle en néglige de le servir. — Ah ! ben vous, alors... vous, alors... si j'osais, je vous dirais bien quelque chose...

LE CARDINAL. — Je vous en prie.

NÉNETTE. — J'ose pas !

LE CARDINAL. — Mais si, mais si...

NÉNETTE, avec élan. — Ah ! tant pis, vous l'aurez voulu... et bien, Eminence... vous me plaisez !

LE CARDINAL. — Eh bien, ma chère... vous aussi !

NÉNETTE. — Et pourtant, hier, en arrivant, vous m'avez fichu le trac !

LE CARDINAL. — Le... trac ? Il n'y a pas de raison.

NÉNETTE. — Ah, ben, dites, un cardinal ! Vous vous rendez pas compte !

LE CARDINAL. — Si, tout de même, un petit peu !

NÉNETTE. — En somme, au-dessus de vous, y a

que le Pape et le Bon Dieu !

LE CARDINAL. — J'aimerais mieux que nous ne parlions pas de cela.

NÉNETTE. — Oui, je comprends, c'est décourageant pour l'avancement !

LE CARDINAL, toussotant pour montrer qu'il désire changer de conversation et tendant son verre vide. — Hum !... je crois que vous m'oubliez !

NÉNETTE. — Oh ! excusez ! (Elle le sert et s'apercevant, tout en se servant elle-même, qu'il attend le verre à la main.) Vous ne buvez pas, Eminence ?

LE CARDINAL. — Pas avant d'avoir trinqué. Ça se

fait à la campagne. Voulez-vous que nous buvions... à notre amitié ?

NÉNETTE, ravie et émue. — Ça, c'est gentil !
(Ils choquent leurs verres et boivent.)

LE CARDINAL, appréciant. — Mmmmm !

NÉNETTE, renchérissant. — Hein ?

LE CARDINAL, confinant avec force. — Ah ! oui !

NÉNETTE, clignant de l'œil vers la bouteille. — Alors ?

LE CARDINAL. — Pourquoi pas !

(Ils rient tous les deux. Nénette emplit encore les verres et ils les vidèrent avec le même plaisir.)

NÉNETTE, très emballée. — Vous savez pas ce que vous devriez faire. Eminence ? Venir à la pêche avec moi, demain matin ! Ah ! puisque vous aimez ça ! On ferait le pique-pique sur l'herbe, ça serait encore meilleur ! Et pour en prendre, je vous garantis qu'on en prendra ! J'ai amorcé le coup !

LE CARDINAL, intéressé. — Au blé ? Au chènevis ?
NÉNETTE. — Je leur ai fait un assortiment !... des bouteilles grosses comme ça ! (Et tout en bavardant, tous deux continuent leur repas sur le pouce.) Je vous aurai une ligne... Ça sera rigolo de s'en aller tous les deux, moi, en pantalon, vous, en robe ! Mais vous n'avez pas une petite tenue comme les militaires, un treillis, non ?

LE CARDINAL, riant. — Non !

NÉNETTE. — Et puis, que je vous dise, on m'a parlé d'un coin, près du vieux moulin... ils y ont repéré un brochet d'au moins vingt livres...

LE CARDINAL. — Vingt livres ! quelle pièce !

NÉNETTE. — Personne n'a pu l'avoir. Si on arrivait à le sortir ! On ira après-demain. Et les écrivisses ? Vous en avez déjà pêché ?

LE CARDINAL. — Dans ma Touraine, avec des balances... il y a belle lurette !

NÉNETTE. — On en trouve dans un petit ruisseau, dans la vallée... on pourrait y aller vendre. Et puis, alors, samedi...

LE CARDINAL. — Hé, là ! hé, là ! Voilà de bien charmants projets, mais... je ne suis plus ici que pour deux jours.

NÉNETTE, arrêtée dans son élan, et soudain un peu triste. — C'est vrai. C'est dommage. (Essayant de se reprendre.) On attaque le jambonneau ?

LE CARDINAL. — Cette fois-ci, je n'ai vraiment plus faim.

NÉNETTE. — C'est curieux, moi non plus. Alors, je remballe tout ça.

(Elle remet dans sa musette le restant des victuailles.)

LE CARDINAL. — Je vous dois, en tout cas, de bien douces minutes. Quel agréable entracte au milieu de tous mes soucis !

NÉNETTE, avant de refermer la bouteille. — La rincelle ?

LE CARDINAL. — Ça ne se refuse pas !

NÉNETTE, le sert, et pendant qu'il boit, comme elle verse dans sa timbale le restant du liquide, elle s'écrie gaiement. — Oh ! regardez donc ! Je vais me marier dans l'année ! Chouette !

(Et elle boit d'un trait.)

LE CARDINAL, s'étranglant presque. — Vous... vous marier ?

NÉNETTE, s'apercevant de sa gaffe et basouillant en essayant de la réparer. — Oh ! je l'ai dit... parce que ça se dit... mais ça ne veut rien dire !

LE CARDINAL. — Dans votre cas, évidemment.

Mais si je ne m'abuse, est-ce qu'on ne prétend pas aussi que terminer une bouteille annonce une fille dans l'année ?

NÉNETTE. — Si.

LE CARDINAL. — Eh bien, voilà ce que je vous souhaite, car enfin, un ménage, qui date de dix ans et encore sans postérité, ce n'est pas bien.

NÉNETTE. — Oh ! vous savez, moi en Suisse et lui, dans le Périgord, c'était pas facile ! Tout le monde peut pas compter sur le Saint-Esprit !

LE CARDINAL, un peu désarçonné par la truculence de la réplique, se trouve fort aise de voir Gisèle qui survient. — Ah ! Mademoiselle Gisèle...

GISÈLE. — Je présente mes respects à Votre Excellence. (Et saluant Nénette avec une intention légèrement railleuse.) Madame la Baronne.

NÉNETTE, protectrice. — Bonjour, bonjour.

GISÈLE. — Le facteur vient de passer. Vous avez un gros courtier, Eminence.

LE CARDINAL. — Merci, mon enfant. (Il a pris les enveloppes que Gisèle lui tendait, il lit quelques étiquettes.) Vatican, Nonciature, Affaires étrangères...

(Il a un soupir.)

NÉNETTE, gentiment compatissante, de façon que le Cardinal seul puisse l'entendre. — L'entracte est fini !

LE CARDINAL, a un sourire complice à peine teinté de mélancolie, puis. — Allons, je vais examiner tout cela dans ma chambre.

JULES, apparaît en haut des marches, en clamant. — Ah ! je sais pas si c'est l'air du pays, mais j'ai une faim de loup !

LE CARDINAL, se penche sur la rampe et matieusement dit à mi-voix à Nénette. — Vous voyez, il a dit de loup ! (Puis recommençant à gravir l'escalier)

lier, il lance à Jules, en le croisant.) Bravo ! mon garçon !

JULES. — Oh ! bravo ! j'y ai pas de mérite. Mais comme disait mon oncle Alfred : C'est pas en suçant des cure-dents qu'on se fait sauter les boutons de gilet !

(Le Cardinal lève les yeux au ciel et sort rapidement.)

NÉNETTE, dès que le Cardinal est sorti, oubliant la présence de Gisèle qui s'est retirée dans un coin de la pièce, mais qui observe ironiquement. — Jules ! tu es pas fou de parler comme ça à un cardinal !

JULES. — Qu'est-ce que j'ai dit ?

NÉNETTE. — T'es inconscient ! Moi qui, depuis hier, n'arrête pas de te le répéter : De la tenue ! du tact ! des mots choisis ! Tu peux pas arriver à te fourrer ça dans le ciboulot ?

(Gisèle, les yeux narquois, toussote pour raporter sa présence.)

NÉNETTE, reminaudant immédiatement pour rétablir la situation. — Ah ! oui, vraiment, il est d'un laisser-aller !... Il met toutes ses phrases en bras de chemise !

JULES, hausse les épaules et apercevant le chocolat laissé intact par le prêtat, il va s'installer à la table, tout en grommelant. — Oh ! moi les magnés, les chichis !

NÉNETTE, toujours femme du monde. — Mais je babil, je papote... il est grand temps que j'aie changer de toilette pour acheter quelques babioles. (Tout en parlant elle a gagné l'escalier et se retournant vers Jules.) Et toi, mon cher, quels sont tes projets matinaux ?

JULES, la bouche pleine. — J'en sais rien. Pour le moment, je me les cale !

NÉNETTE, à Gisèle. — Il est terrible ! Il recommence ! Ah ! quelle tête de lard ! (S'apercevant de son écart de langage et voulant l'expliquer.) Ça y est ! voilà que je prends ses façons ! C'est forcé, la voix du sang, vous me direz !...

GISELE, railleuse. — Je croyais que c'était votre frère... de lait !

NÉNETTE, vivement. — Oui, bien sûr, je voulais dire... la voix lactée !

(Et elle s'en va très digne.)

GISELE, la regarde partir avec un sourire dont l'expression moqueuse s'accroît encore, puis elle s'approche de Jules qui s'empiffre toujours. — Comment trouvez-vous ce chocolat ?

JULES, avec élan. — Aux pommes (Se souvenant soudain des recommandations de Nénette et avec une affectation maladroite.) Euh... délicieux ! exquis ! savourable !

GISELE, avec un sourire ironique. — Savourable ! vraiment !... Ne vous fatiguez pas, je suis au courant !

JULES. — Au courant de quoi ?

GISELE. — De tout. Le baron m'a raconté. Je suis pour lui ce que vous êtes pour elle.

JULES. — Siouplait ?

GISELE. — Comme vous, j'attends d'avoir droit à la « Marche nuptiale », mais, d'ici là...

JULES. — Y a une mesure à compter !

GISELE. — J'ai accepté de patienter encore deux jours...

JULES. — Moi aussi. Mais après le départ de l'Emment, faudra plus qu'ils nous lanternerent !

GISELE. — Et si, par hasard, c'était le cas...

(Le regardant bien dans les yeux, elle se penche vers lui, engageante, complice et avance le matin.)

JULES, la regarde une seconde, comprend que c'est un pacte d'alliance qu'elle lui propose, et s'assurant avec ses deux mains la main de Gisèle, il la lui secoue avec vigueur en s'exclamant. — On serait deux pour leur secouer les puces !

GISELE. — C'est exactement ce que j'attendais de vous. Je vous laisse à votre déjeuner. Prenez des forces, ça pourra servir !

(Et elle va pour sortir.)

JULES. — Vous en faites pas ! Quand y a de la bagarre, je lis pas le journal !

GISELE, apercevant Lucie qui entre. — Lucie, vous avez repassé ma robe rose ?

LUCIE, qui a oublié. — Oh !... j'y vais mademoiselle.

GISELE. — Apparavant, voyez si monsieur Jules ne désire plus rien. Soignez-le (Nettement à l'adresse de Jules.) car c'est un garçon... très sympathique.

(Elle sort.)

LUCIE, étonnée par cette manifestation de sympathie, se tournant vers Jules. — Ah ! Vous avez l'air de bien vous entendre avec mademoiselle Gisèle ?

JULES, galant. — Je m'entends bien avec toutes les femmes... et surtout avec les jolies petites poupées dans votre genre !

(Il avance une main indiscrette.)

LUCIE, se dérobant, coquettement. — Est-ce que je peux desservir ?

JULES, la poursuivant autour de la table. — Vous êtes bien pressée !

LUCIE. — Mon service m'attend.

JULES. — Et peut-être aussi un coquin !

LUCIE. — Dites donc !

JULES. — Ça m'étonnerait que des gentils bibelots

comme ceux-là soient restés en vitrine sans trouver d'amateur ! (*Avançant de nouveau des pattes fureteuses.*) C'est que ça a l'air bien !

LUCIE *lui donnant une tape légère sur les doigts.*
— Chut ! La maison ne fournit pas d'échantillon !
(*Elle s'empare du plateau et va vers l'office.*)

JULES. — Alors, je suis preneur les yeux fermés ! (*Baissant la voix.*) A cinq heures, derrière le garage, ça va ?

LUCIE, *gentiment moqueuse.* — Je regrette, on ne livre pas à domicile !

(*Et elle sort.*)

JULES, *la regardant partir, très agacé.* — Hé ! je crois que voilà une affaire à suivre ! (*Puis senséble au souvenir de son petit déjeuner substantiel, il se caresse l'estomac avec un sourire de satisfaction.*) Ah !... Une petite cigarette par là-dessus... (*Il aperçoit le coffret des cigarettes, il s'en approche, il l'ouvre, prend une cigarette et, en même temps, il tombe en arrêt sur le papier caché par la comtesse. Il le déplit, le lit à mi-voix.*) Goupillon gnaht... Sacristain... ma parole ! Y a quelqu'un qui s'intéresse aux dadas dans c'te auberge ! Ah ! C'est marrant ! (*Tout en conservant le feuillet dans une main, il allume sa cigarette et se dirige vers la terrasse. Arrivé là, il reprend la lecture du papier avec des mines amusées. Placé comme il est, il est invisible pour la comtesse, qui descend l'escalier, ayant changé sa tenue. Se croyant seule, elle va à la boîte à cigarettes pour y reprendre le papier abandonné par elle. Ne le retrouvant pas, elle a une expression de surprise, puis d'inquiétude, elle se penche de nouveau sur le coffret et cherche avec plus de soin.*)

Jules l'aperçoit, observe son manège et vient vers elle, en disant.) Vous cherchez quelque chose ?

LA COMTESSE, *troubée, gênée.* — Euh !... non, non... Je... m'assurais que Patrice avait bien garni le coffret à cigarettes.

JULES. — Alors, c'est pas à vous ce papelard que j'ai trouvé là-dedans ?

LA COMTESSE. — Ce... oh ! non ! certes non !

JULES. — Eh ben ! ça vaut mieux pour votre compte en banque !

LA COMTESSE, *tressaillant légèrement.* — Ah !... Oui ! pourquoi donc ?

JULES. — C'est des canassons pour la réunion de cet après-midi, à Saint-Cloud.

LA COMTESSE, *jouant la surprise.* — Tiens !... Et... et alors ?

JULES. — Et alors ?... Il faut être le roi des corniauds pour jouer un jeu pareil !

LA COMTESSE, *pâlissant.* — Le... le roi des... corniauds.

JULES. — C'est bien simple, j'aimerais encore mieux donner mon oseille à l'Amicale des percepteurs en retraite, que de la paumer à coup sûr avec de pareils carcans !

LA COMTESSE. — Car ce sont des... des carcans ?

JULES. — Des toquassons ! Des veaux ! Des tréteaux ! Non, mais écoutez-moi ça !... Goupillon !... C'était peut-être un crack quand vous sautiez à la corde, mais à présent, il doit courir avec des béquilles !

LA COMTESSE, *atterrée.* — Vraiment ?

JULES. — Sacristain !... Ah ! celui-là, il aime pas se laisser mettre en boîte !

LA COMTESSE. — Et c'est grave, ça de ne pas se laisser mettre en boîte ?

JULES, *riant.* — Vous parlez ! Il s'agit des boîtes

de départ ! Ah ! ma pauvre dame, on voit bien que vous êtes pas turfiste !

LA COMTESSE, *vivement*. — Non non, mais justement, il est toujours bon de s'instruire.

JULES. — Eh ben ! traduisez : c'est un cabochard qui prend le départ un quart d'heure après les autres ! Et Fréchi-Précha ! Il gagnera jamais son avoine... même avec un petit poids, il est toujours dans les choux !

LA COMTESSE, *de plus en plus accablée*. — C'est effrayant ! (*Précisant très vite.*) Je parle naturellement pour ceux qui... Mais vous avez l'air d'être très renseigné sur toutes ces questions ?

JULES. — Ah ! Y a un moment que je flambe aux courtines ! Seulement, moi, pardon, je mets pas à côté ! J'ai un cousin qui est jockey à Maisons-Laffite et il me rancarde de première ! Quand il y a une affaire, je suis toujours invité !

LA COMTESSE. — Ce qui signifie que vous... gagnez toujours ?

JULES. — En tout cas, c'est bien rare que je rentre pas dans mes boules !

LA COMTESSE, *qui ne comprend goutte*. — Que vous ne... rentriez pas dans vos boules ?... Ah !

JULES. — Que je récupère pas mon fricot, ma monnaie, si vous préférez.

LA COMTESSE, *soupirant*. — C'est merveilleux !

JULES. — Tenez, aujourd'hui, si j'étais à Paris, je vous garantis que je m'allongerais volontiers sur « La Reine Pomaré » !

LA COMTESSE. — Comment ?

JULES. — Pas avec un matelas, bien sûr... c'est pas dans mes moyens ; mais rien qu'avec dix ou vingt sacs, je pourrais me sucrer ! Ça ferait facilement deux cents billets de bénéf !

LA COMTESSE. — Deux cents billets... de mille !

JULES. — Ben oui, quoi, vingt mille à dix contre un, c'est pas dur à compter !

LA COMTESSE. — Vous êtes donc convaincu que cette... quel nom disiez-vous ?

JULES. — La Reine Pomaré ! Ça fait trois fois qu'on la tire... mais cet après-midi, dans la quatrième, c'est son jour, on va lui lâcher les ficelles... et l'arrivée sera pas dans un mouchoir !

LA COMTESSE. — C'est-à-dire qu'elle sera gagnante ?

JULES. — Les doigts dans le nez ! Dans un fauteuil !

LA COMTESSE. — Vous en êtes... certain ?

JULES. — C'est du tout cuit ! Mais y a une heure que je suis là à vous baratiner avec mes bourrins... ça doit pas vous passionner beaucoup !

LA COMTESSE. — Oh ! mais si, si ! (*Se reprenant.*) Enfin, je trouve que ces expressions, ce milieu sont... amusants, pittoresques !

JULES. — Et vous voyez pas à qui peut être ce pelard ?

LA COMTESSE. — Comment voulez-vous ?... à un domestique, sans doute.

JULES. — Ah ! mais oui ! Je parie pour votre maître des cérémonies, là, votre Patrice. Je vais lui rapporter, pour m'offrir sa tirelire !

LA COMTESSE, *vivement*. — Non, non, je vous prie. Donnez donc. (*Elle lui prend le papier des mains et, allant sonner.*) Je l'appelle et... si c'est lui, je vais le sermonner.

JULES. — Il a pas commis un crime !

LA COMTESSE. — Qu'il joue si ça lui plaît, mais qu'il ne laisse pas trainer de pareils papiers ! On pourrait supposer... je ne sais pas... que c'est moi qui joue !

JULES. — Ça m'embête tout de même qu'à cause de moi...

LA COMTESSE. — Soyez tranquille, je ne lui parlerai pas de vous, mais de votre côté, ne lui faites aucune allusion.

JULES. — Bouche cousue. J'aime pas les histoires. Je me débino. (*Il regagne la terrasse et se retournant au moment de sortir.*) Soyez pas trop féroce... allez-y molo !

(*Et il disparaît.*)

LA COMTESSE, seule, laissant libre cours à sa mauvaise humeur. — Molo ! Allez-y molo !... Quand de puis des mois... Oh ! nous allons rire ! (*S'énervant, elle appelle en marchant.*) Patrice ! Eh bien, Patrice !

PATRICE, paraissant. — Que Madame m'excuse... (*En confidence.*) J'avais au bout du fil M. Cyprien. Il est grand temps de décider si nous jouons aujourd'hui.

LA COMTESSE. — Si je joue ? Ah ! diantre, oui !

PATRICE. — Comme la dernière fois... vingt mille ?

LA COMTESSE. — Mettons trente. Je me sens en veine.

PATRICE. — Il faut en profiter. Pourquoi pas cinquante ?

LA COMTESSE. — Pourquoi pas cent ?

PATRICE. — Parfait. Je vais donc placer un tiers sur Goupillon...

LA COMTESSE. — Ah non, pas celui-là...

PATRICE. — Alors, moitié sur Sacristain et...

LA COMTESSE. — Non plus.

PATRICE. — Donc, le tout sur Prêchi-Prêcha ?

LA COMTESSE. — Pas davantage.

PATRICE, surpris. — Ces chevaux-là sont pourtant...

LA COMTESSE. — Des carcans ! Des veaux ! Des tréteaux !

PATRICE, interloqué. — Madame !

LA COMTESSE. — Faut-il que je vous apprenne qu'il y en a un qui galope avec des bêquilles, un autre qui doit se contenter en guise d'avoinc, d'être nourri avec des choux et des petits pois et un troisième qu'on ne peut pas mettre en boîte ! Comment voulez-vous qu'il gagne ?

PATRICE, éberlé. — Je... je ne comprends pas.

LA COMTESSE. — Mais, mon pauvre ami, si vous avez confiance dans ces loquassons, c'est que vous êtes le roi des corniauds !

PATRICE, anéanti. — Ooooh !...

LA COMTESSE. — Remettez-vous, Patrice, et allez vivement téléphoner à monsieur Cyprien.

PATRICE, abruti. — Bien, madame. Pour lui dire quoi ?

LA COMTESSE. — Pour lui dire : « Cent mille francs sagnant sur La Reine Pomaré. »

PATRICE, inquiet. — Sur « La Reine Pomaré » ?

Qu'est-ce que c'est que ce cheval ?

LA COMTESSE. — C'est un cheval étonnant qui n'a pas besoin de mouchoir pour être à l'arrivée, car il se met les doigts dans le nez !... Vous saisissez ?

PATRICE, vraiment mal à l'aise. — Vaguement.

LA COMTESSE. — Il va gagner... dans un fauteuil !

PATRICE, balbutiant. — Madame en est sûre ?

LA COMTESSE. — C'est du tout cuit !... Eh bien, courez !

PATRICE, cloué sur place. — Je cours, madame, je cours !

LA COMTESSE. — Cette fois, Patrice, je crois que je vais me sucrer... et rentrer dans mes boules !

(*Et elle s'en va.*)

PATRICE, abasourdi. — Ah ! ça alors... ça, alors !
LE CARDINAL, paraissant en haut de l'escalier. —
Patrice !

PATRICE, n'entend pas, car l'esprit toujours plein
de l'entréisme ahurissant qu'il vient d'avoir, il garde
les yeux fixés sur la porte par laquelle a disparu la
comtesse, et il soliloque à mi-voix. — Qu'est-ce qui
s'est passé ?

LE CARDINAL, qui a achevé de descendre l'escalier. — Patrice !

PATRICE, tressaillant. — Vo... vo... Votre Eminence ?

LE CARDINAL. — Il y avait hier soir... (Inspectant
les meubles autour de lui.) sur ce guéridon...

PATRICE, retourné à son obsession, murmure. —
Cent mille francs !

LE CARDINAL, surpris. — Vous dites ?

PATRICE. — Euh... rien, Eminence...

LE CARDINAL, continuant sa phrase. — Une publication que vous avez dû ranger, et qui contenait un article sur...

PATRICE, à lui-même, comme précédemment. —
Sur La Reine Pomaré !

LE CARDINAL, riant. — Mais pas du tout !... Sur
les curiosités historiques du Périgord. (Frappe par
l'air distrait du maître-d'hôtel.) Vous m'entendez
bien ?

PATRICE, qui n'y est pas d'abord. — Parfaitement.

LE CARDINAL, insistant avec bonne grâce. — J'aimerais en prendre connaissance.

PATRICE. — C'est très facile, voici...

(Il est allé prendre un magazine dans un cabinet et il l'a rapporté au Cardinal.)

LE CARDINAL, ayant jeté un coup d'œil rapide,

d'un ton indulgent, mais l'air de plus en plus étonné. — Voyons, Patrice... vous me donnez « Play-Boy » !

PATRICE, confus. — Oh !... Que Son Eminence m'excuse ! (Il reporte la brochure dans le cassetin et en cherche une autre en disant :) Je suis sous le coup d'une grosse émotion !

LE CARDINAL. — C'est bien ce qu'il me semblait. Vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ?

PATRICE. — Pas encore ! Mais ça pourrait venir !

LE CARDINAL. — Saint-Martin a partagé son manteau avec le pauvre. Puis-je être de moitié dans vos ennuis ?

PATRICE. — Son Eminence est bien bonne ! Mais... non, vraiment, non, ce n'est pas possible !

LE CARDINAL. — Je n'insiste pas. (Tapotant le magazine.) Et je m'en vais visiter le Périgord... (Cherchant des yeux une place dans le salon et se dirigeant vers le siège choisi.) dans un fauteuil.

PATRICE, le souffle presque coupé par ce rappel douloureux. — Dans un fauteuil ! (Il s'aperçoit que le cardinal le regarde surpris de nouveau et il se reprend vite.) Dans un fauteuil... par ce beau temps !

LE CARDINAL. — Vous avez raison. Je vais m'installer sur la terrasse. (Se retournant à l'instant de sortir.) Et pour ce qui vous tourmente, Patrice, vous pourriez peut-être songer à vous adresser... là-haut...

PATRICE, s'inclinant. — Je n'y manquerai pas, monseigneur. (Le prélat a disparu. Patrice gagne l'office, en murmurant.) Saint Cyprien, protégez-moi !

(Gisèle entre dans la pièce en même temps qu'en haut de l'escalier apparaît Hubert. Leur entretien commencé à mi-voix montrera peu à peu au diapason normal.)

GISELE. — Ah ! tout de même, mon cher ! Voilà vingt minutes que j'ai l'honneur de vous attendre dans la serre !

HUBERT. — Ma chérie, ne m'en veuillez pas. Une fois de plus, j'étais aux prises avec ma tante. Elle est déjà volcanique à l'ordinaire, mais depuis l'arrivée de...

GISELE, ironique. — De votre tendre épouse !

HUBERT. — C'est le Vésuve en pleine éruption !

GISELE. — Et moi ? Vous n'imaginez pas dans quel état je suis ! Chaque fois que je l'entends appeler « madame la baronne », j'ai un pincement au cœur.

HUBERT. — C'est ridicule !

GISELE. — Figurez-vous, Hubert, qu'après tous vos mots d'amour, toutes vos promesses, je m'étais imaginée que, si un jour, de nouveau, ce titre devait être donné à quelqu'un, ce serait à moi !

HUBERT. — Ce n'est qu'une affaire de temps ! Dès le départ du cardinal, je déciderai ma tante à accepter le divorce.

GISELE. — Vous me le jurez ?

HUBERT. — Plus rien ne m'arrêtera. (L'enlaçant et cherchant à l'embrasser.) Gisèle, ma chérie ! Ma femme !

GISELE, se dégageant coquettement. — Pas encore, monsieur le Baron, pas encore.

HUBERT, la poursuivant. — Gisèle, mon amour, écoutez-moi !

(A peine ont-ils disparu que...)

LE CARDINAL, paraît, venant de la terrasse. Il regarde la porte par laquelle le couple a disparu avec une expression où se mêlent la surprise, la tristesse et l'indignation, puis il murmure. — Est-ce possible ?... Est-ce possible ? (Nénette, ayant changé de toilette, descend l'escalier en chantonnant. L'atten-

tion du prélat est immédiatement attirée et il murmure avec commisération.) Et elle ne se doute de rien !

NÉNETTE, apercevant le cardinal. — Je vais juste qu'au village avec la voiture. Si le cœur vous en dit, Eminence ?

LE CARDINAL, gêné, préoccupé. — Non, ma foi non, merci.

NÉNETTE. — Vous avez peur que je vous fasse embrosser un poteau télégraphique ?

LE CARDINAL. — Je ne pensais pas à cela.

NÉNETTE. — Mais vous paraissez préoccupé... vous étiez si gai, tout à l'heure...

LE CARDINAL, se décidant. — Mon enfant, il faut que je vous parle.

NÉNETTE, allègre. — Allez-y, Eminence.

LE CARDINAL. — C'est que... c'est délicat... et grave. Venez, asseyez-vous là.

NÉNETTE, surprise et un peu inquiète. — Qu'est-ce qu'il y a donc ?

LE CARDINAL. — Eh bien... il se passe dans cette maison... des choses ! Ah ! de vilaines choses !

NÉNETTE, mal à l'aise. — Si... si vilaines que ça ?

LE CARDINAL. — Tout à l'heure, quand nous bavardions, en tout abandon, en toute quiétude, j'étais loin de me douter de ce que j'allais apprendre !

NÉNETTE, d'une voix rendue sans timbre par son inquiétude grandissante. — De ce que... à propos de qui ? De quoi ?

LE CARDINAL. — De vous, hélas !

NÉNETTE, convaincue que le prélat s'est aperçu qu'elle a tenté de le mystifier et résignée à subir ses reproches. — Ah ! il s'agit de... de moi !

LE CARDINAL. — Quelle fut ma stupefaction... ma peine... quand je me suis aperçu que vous viviez en plein mensonge !

NÉNETTE, *compatissante*. — Mon pauvre cardinal !

LE CARDINAL, *crescendo*. — En pleine perfidie !

NÉNETTE. — Vous n'allez tout de même pas en attraper un coup de sang.

LE CARDINAL. — Mais comment ne serais-je pas indigné de voir une femme en train de voler la place d'une autre !

NÉNETTE. — Voler ! Votre Eminence y va peut-être un peu fort !

LE CARDINAL. — C'est le seul mot qui convienne !

NÉNETTE, *contrite*. — Avant de condamner, pensez... qu'il peut y avoir des circonstances... où...

LE CARDINAL. — Ah ! vous êtes bien telle que je vous ai jugée... bonne, trop bonne !... Admirable !

NÉNETTE, *bouche bée*. — Moi, je... je suis admirable ?

LE CARDINAL. — Admirable d'indulgence, de générosité ! Prête à excuser d'avance les fautes des autres !

NÉNETTE, *ahurie*. — Des autres !

LE CARDINAL. — Certes, la charité chrétienne nous enseigne le pardon, mais nous devons aussi combattre sans trêve l'esprit du mal et puisqu'il prend contre vous l'offensive, sachez-le, je me range à vos côtés.

NÉNETTE, *qui n'en revient toujours pas*. — Ah !... vous êtes bien aimable !

LE CARDINAL. — Pour moi, quoi qu'il arrive, vous demeurerez toujours la baronne de Mont-Vermeil, la seule, la vraie !

NÉNETTE, *à la fois rassurée et complètement perdue*. — Ah ! je... vous... Mais alors de quoi s'agit-il ?

LE CARDINAL. — Evidemment, ma nervosité me

fait parler à tort et à travers... vous ne devez pas y voir très clair dans mes propos.

NÉNETTE. — J'avoue que j'ai un peu l'impression de jouer à colin-maillard.

LE CARDINAL. — Allons, il faut que je vous explique. Soyez courageuse.

NÉNETTE. — Oh ! je... je le suis !

LE CARDINAL. — J'étais là, il y a un instant, sur la terrasse... et par une conversation, surprise bien malgré moi, je viens d'apprendre qu'un véritable complot se trame contre vous.

NÉNETTE, *impressionnée*. — Un complot ?

LE CARDINAL. — Vous êtes pour certains une gêne, un obstacle qu'ils veulent supprimer.

NÉNETTE, *accablant difficilement sa sative*. — Ils... ils veulent me supprimer !

LE CARDINAL. — Vous chasser, vous spolier ! Bref, ma bonne amie, une femme veut vous prendre votre mari.

NÉNETTE, *respirant, rassérénée*. — Ah ! vous m'avez fait peur !

LE CARDINAL. — Hein ?... Ah ! je comprends, vous n'imaginez pas qu'il puisse vous être infidèle, alors que vous-même, vous n'avez pas à vous reprocher vis-à-vis de lui la moindre peccadille.

NÉNETTE. — Ça je peux vous le jurer ! Même pas une peccadillette !

LE CARDINAL. — Je vous ai jugée, vous dis-je ! Mais bien qu'il m'en coûte de vous décevoir, je dois vous avertir que le baron est follement épris de cette Gisèle.

NÉNETTE. — Ah ! c'est pour Gisèle qu'il en pince ! Ben oui, au fond, c'est ce qu'il doit y avoir de mieux dans le quartier !

LE CARDINAL, *après quelques secouades de suffocation*. — Mais... vous ne comprenez donc pas que

cette fille a persuadé Hubert de vous abandonner pour se faire épouser ?

NÉNETTE. — Oh ! ça, c'est pas gentil !

LE CARDINAL. — Avez-vous perdu la notion des choses ? Vous devriez être atterrée.

NÉNETTE, sans aucune conviction. — Ah ! oui, oui, je suis atterrée, mais...

LE CARDINAL. — Que dis-je... atterrée ? Révoltée ! Un divorce ! C'est incroyable, inacceptable !

NÉNETTE, timidement. — Pourtant... si mon mari ne veut plus de moi ?

LE CARDINAL. — Quoi ! Est-ce une générosité invraisemblable ou de la faiblesse, de la veulerie ? Vous êtes prête à vous résigner ?

NÉNETTE. — Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

LE CARDINAL, avec autorité. — Il faut reconquérir votre mari.

NÉNETTE. — Ah ! ben, oui... c'est une idée j'essaierai.

LE CARDINAL. — Mais il n'y a pas un instant à perdre ! Vous n'en avez déjà que trop perdu... car, enfin, j'y songe brusquement, où êtes-vous allée ce matin ?

NÉNETTE. — A la dandinette !

LE CARDINAL. — Et vous ne croyez pas qu'il eût été préférable de consacrer toutes vos minutes à votre époux retrouvé ? Ou'il fallait l'entourer de tendresse, recréer votre intimité d'autrefois, bavarder gentiment avec lui ?

NÉNETTE. — Par téléphone, alors ?

LE CARDINAL, à voix presque basse, n'y pouvant croire. — Est-ce à dire... que vous avez fait... chambre à part ?

NÉNETTE, avouant. — Ben...

LE CARDINAL. — Je m'aventure avec vous sur un terrain... mouvant, mais mon rôle d'ami et ma si-

tuation de directeur de conscience me poussent à vous dire : « Pour demeurer l'épouse de votre mari, soyez d'abord sa femme ! »

NÉNETTE. — Ah ! Eminence, vous avez le chic pour envelopper ça dans du papier de soie ! Mais j'aurai beau faire, si mon mari m'aime plus...

LE CARDINAL. — Et moi, je vous dis que son amour n'est qu'assoupi... et vous allez le réveiller.

NÉNETTE, pour en finir. — Eh bien ! je le réveillerai, Eminence, je vous le promets... Dès que vous serez parti...

LE CARDINAL. — Jamais de la vie ! Vous seriez capable de vous résigner encore. Je veux vous voir à l'œuvre avant mon départ.

NÉNETTE, à elle-même. — Il manquait plus que ça !

(Au Cardinal.) Mais comment voulez-vous ?

LE CARDINAL. — Si c'est à moi de vous dire comment il faut vous y prendre, eh bien ! soit, je vais m'y résoudre !

NÉNETTE, essayant encore de l'arrêter. — Eminence !

LE CARDINAL, énergique et décidé. — Procédons par ordre. Où avez-vous fait votre voyage de noces ?

NÉNETTE. — Mon... notre... Hubert ne vous l'a jamais dit ?

LE CARDINAL. — Je n'en ai pas souvenir. Alors ?

NÉNETTE. — Eh bien ! c'est... c'est... c'est loin, vous savez !

LE CARDINAL. — Tout de même, ça ne s'oublie pas !

NÉNETTE. — Je veux dire, c'est loin... d'ici !

LE CARDINAL. — Mais encore ?

NÉNETTE. — Eh bien, c'était... en Italie.

LE CARDINAL. — C'est classique.

78 J'Y SUIS... J'Y RESTE

NÉNETTE. — Mais pourquoi vous me demandez ça ?

LE CARDINAL. — A cette époque, Hubert devait brûler d'amour pour vous ?

NÉNETTE. — Ah ! un vrai tison !...

LE CARDINAL. — Eh bien ! faites-lui revivre ce beau voyage et il brûlera de nouveau.

NÉNETTE. — Vous voulez tout de même pas nous expédier en Italie ?

LE CARDINAL, souriant. — Non, mais ressuscitez pour lui l'ambiance de votre lune de miel par le rappel de souvenirs heureux, vous ne devez pas en manquer ?

NÉNETTE. — On en a des tas ! Seulement, pourvu qu'il se souvienne des mêmes que moi ! Ah ! mon Dieu !

LE CARDINAL. — Vous voilà déjà toute émue et pour qu'Hubert le soit autant que vous, il suffira que vous plongiez hardiment avec lui dans le passé. Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

NÉNETTE, résignée. — Entendu, Eminence, je... je plongerai !

LE CARDINAL, à mi-voix. — Le voici !

(Hubert, en effet, vient d'apparaître sur la terrasse.)

NÉNETTE, apeurée, bas. — Je m'en vais !

LE CARDINAL, bas, tout en la retenant. — Ah ! mais non, par exemple ! (Haut.) Mon cher Hubert, vous tombez à merveille. Nous parlions de vous.

HUBERT, un peu inquiet. — De moi, Eminence ?

NÉNETTE, vivement. — Oui, mon cheri ! De toi, de moi, de nous ! De notre...

LE CARDINAL, la coupant avec autorité. — Chut ! D'un certain voyage que vous fîtes, il y a un certain

temps, dans un certain pays... vous ne devinez pas ?

HUBERT. — Pas encore, j'avoue...

NÉNETTE, tentant de l'excuser. — Faut pas vous étonner... il n'a jamais été fort pour les devinettes.

LE CARDINAL. — Celle-là est pourtant facile. (Et comme la comtesse vient d'entrer.) Comtesse, je vous fais juge. Il y a un quart d'heure que je bavarde avec la baronne...

LA COMTESSE, masquant son appréhension d'un sourire plutôt crispé. — En vérité ? Vous avez dû en dire des choses !

NÉNETTE. — Ah ! qu'est-ce qu'on a vendu comme pianos !

LE CARDINAL. — Votre charmante nièce évoquait devant moi les sites enchanteurs qu'elle admirait avec Hubert, alors que, pour la première fois, leurs deux existences n'en faisaient plus qu'une, leurs deux cœurs, n'en faisaient plus qu'un...

NÉNETTE. — Nos quat'z'yeux n'en faisaient plus que deux ! Hubert, tu vois ce que je veux dire ?

HUBERT, vague. — Oui... oui et non !

LE CARDINAL, riant. — Ah ! il est inouï ! Enfin, ma bonne amie, vous comprenez à quoi je fais allu-

sion ?

LA COMTESSE, qui n'y est pas du tout, mais qui pète d'audace. — Bien sûr ! Il s'agit de... de...

NÉNETTE. — De notre voyage de noces en Italie !

LA COMTESSE, ébaubie. — Ah !

HUBERT, de même. — De notre... Naturellement,

LA COMTESSE, vivement. — Naturellement,

voyons ! J'avais compris tout de suite !

NÉNETTE. — Oh ! cette tantine... elle est lutée !

HUBERT, cherchant à se rattraper. — Mais, moi aussi, j'avais compris... seulement...

NÉNETTE. — Il hésite toujours à remuer ce pas-

sé... grisant, ça le trouble !

HUBERT, avec empressement. — Voilà ! Je... je suis troublé !

LE CARDINAL, bas, à Nénéte. — Profitez-en !

NÉNETTE, bas. — Bon ! je vais plonger ! Mais si je me noie ?

LE CARDINAL, de même. — Je suis là !

NÉNETTE, rejoignant Hubert et se mettant à jouer avec lui « le couple idéal ». — Ah ! mon amour...

HUBERT. — Oui, mon trésor !

NÉNETTE. — Tu te souviens ? Venise !...

HUBERT. — Venise... parbleu !

NÉNETTE. — Ah ! les gondoles !...

HUBERT. — Et Florence ! Et Naples ! Et Capri !

NÉNETTE. — Ah ! les câpres !

HUBERT. — Et Parme ! Ah ! Parme !

NÉNETTE. — Ah ! le parmesan !

(*Le cardinal a discrètement entraîné la comtesse à l'écart et il lui a montré avec satisfaction la scène d'épanchement des deux prétendus époux. Celle-ci n'a pu que lui répondre par des sourires forcés.*)

LE CARDINAL. — Sont-ils attendrissants !

LA COMTESSE, sans aucune sincérité. — Ah ! j'en suis toute remuée !

LE CARDINAL, ravi. — C'est leur lune de miel qui recommence !

PATRICE, paraissant. — Madame la comtesse aurait-elle la bonté de venir quelques instants ?

LA COMTESSE. — Pas maintenant, mon ami.

PATRICE. — Que Madame me pardonne, mais il est indispensable...

LA COMTESSE. — Nous verrons cela après le déjeuner.

PATRICE. — Il s'agit précisément du déjeuner... une catastrophe !

LE CARDINAL. — Vous n'allez pas comme Vatel vous passer une épée au travers du corps, après nous avoir appris que la marée n'est pas arrivée !

PATRICE. — C'est pourtant ce qui se passe, Eminence. Le wagon qui amène le poisson à Périgueux a été détourné par erreur.

LA COMTESSE, alarmée. — Mais alors, nos langoustes ?

PATRICE. — Nos langoustes n'arriveront pas.

NÉNETTE. — A moins qu'elles viennent à pied... et encore, comme elles marchent à reculons, ce serait pas une solution !

PATRICE. — Que dois-je faire, madame ?

LA COMTESSE, allant pour sortir. — Si vous permettez, Eminence, je vais aviser.

LE CARDINAL. — Ne vous mettez donc pas martel en tête et remplacez les langoustes à l'américaine... par des spaghettis à la napolitaine. Cela fera plaisir à nos amoureux.

NÉNETTE. — Ah ! les spaghettis !

LA COMTESSE. — Alors, Patrice, vous avez entendu ?

PATRICE, s'inclinant, non sans avoir marqué avec discrétion — quelque surprise. — Parfaitement.

LE CARDINAL, le retenant. — Une minute, Patrice. J'y songe... Nous allons leur faire revivre repas par repas, toutes les étapes de leur beau voyage ! N'est-ce pas une bonne idée ?

LA COMTESSE, continuant à sourire jaune. — Si ! Si ! Merveilleuse !

HUBERT. — Bravo !

NÉNETTE. — Bravissimo !

LE CARDINAL, à Patrice. — Notez donc, pour le menu de ce soir, des tagliatelles à la bolognaise.

NÉNETTE. — Ah ! les tagliatelles !

LE CARDINAL, *cependant que Patrice prend note.*
— Inscrivez pour demain une timbale milanaise et des gnocchis à la romaine. Et pour les jours suivants, régalez-nous de minestrone, d'osso-bucco, de fritomisto, de ravioli, de caneloni, de macaroni ! Ce sera charmant !

NÉNETTE. — Et nourrissant !

HUBERT, *en aparté.* — Moi qui ai horreur des pâtes !

LA COMTESSE. — Eminence ! Je vous écoute... avec joie... prévoir ces nombreux menus, mais vous oubliez que vous devez, hélas ! nous quitter après-demain.

NÉNETTE. — Quel dommage !

HUBERT. — Malheureusement !

LE CARDINAL. — Rassurez-vous, mes chers amis, je resté huit jours de plus.

NÉNETTE, LA COMTESSE, HUBERT, *souriant jaune vers le cardinal épanoui.* — Oh ! Eminence !...

RIDEAU

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Le rideau se lève sur le même décor, mais son aspect est renouvelé, car l'action se passe le soir. Le lustre, des lampes et des flambeaux illuminent le salon. Et par la grande baie du fond, on aperçoit un ciel d'été rempli d'étoiles. La disposition des meubles est différente. Dans un coin, une desserte est chargée de bouteilles et de verrerie. Des corbeilles de fleurs et des plantes vertes égagent le décor.

PATRICE, *en habit, arrive du jardin, portant un plateau garni de tasses et de verres vides et il appelle.* — Lucie ! Lucie !

LUCIE, *sortant de l'office.* — Voilà !

PATRICE. — Vite, débarrassez-moi de ce plateau et donnez-moi de l'orangeade.

LUCIE. — Encore ! Mais il est près de minuit !

PATRICE. — Un dernier effort ! C'est la soirée d'adieux.

LUCIE. — Que vous dites !

PATRICE. — Vous savez bien que le cardinal s'en va demain matin.

LUCIE. — Ça j'y croirai quand ça sera fait ! Il était venu pour trois jours...

PATRICE. — Il a rajouté une semaine...

LUCIE. — Et puis, deux !

PATRICE. — Et puis, trois !

LUCIE. — Finalement, il est ici depuis un mois.

PATRICE. — Celle fois, c'est sérieux. Sa place est louée pour le train de 8 h. 44.

LA COMTESSE, *arrivant en robe du soir par la terrasse*. — C'est invraisemblable ! Lucie ! Je n'arrive pas à mettre la main sur ma minaudière... J'ai dû la laisser dans la salle à manger... ou plutôt dans la bibliothèque... à moins que ce ne soit dans le petit salon... (*A chaque nouvelle indication, Lucie a essuyé un départ dans une direction différente, puis elle s'est immobilisée, découragée.*) Qu'attendez-vous pour aller me la chercher ?

LUCIE, *plaintive*. — Mais où, madame ?

LA COMTESSE. — Dans ma chambre. Je me souviens parfaitement de l'avoir rangée dans la commode, au fond du troisième tiroir et à gauche (*Lucie s'est élançée dans l'escalier et disparaît bientôt.*) Eh bien ! Patrice ! Patrice, où allez-vous ?

PATRICE. — Je vais voir dans le fumoir, à tout hasard.

LA COMTESSE. — Restez là ! Depuis quelques jours, dès que j'apparais, vous me glissez dans les doigts, vous vous évanouissez... Vous tenez à la fois du fantôme et de l'anguille !

PATRICE, *embarrassé*. — Pas du tout, madame...

LA COMTESSE, *baissant la voix*. — Avez-vous de meilleures nouvelles de monsieur Cyprien ? Va-t-il pouvoir enfin reprendre nos paris ?

PATRICE, *brusquement assombri*. — Non, madame, il est toujours souffrant !

LA COMTESSE. — Vous en faites une mine ! Ça vous frappe à ce point-là

PATRICE. — Nous étions très liés. J'ai beaucoup gagné à le connaître autrefois.

LA COMTESSE. — Mais qu'a-t-il donc qui ne va pas ?

PATRICE. — Le cœur ! Vous venez de lui causer de telles émotions !

LA COMTESSE, *comme s'il agissait d'une bagatelle*. — Parce que je lui ai gagné trois millions... évidemment, c'est gentil !

PATRICE, *accablé*. — En un mois... c'est énorme ! Dix gagnanis à la suite... et rien que des grosses cotes. Je me demande où Madame est allée les chercher ?

LA COMTESSE, *vivement*. — Mais... nulle part ! Ce sont... des idées qui me viennent, des inspirations.

PATRICE. — Des inspirations ? En quelque sorte, Madame entend des voix ?

LA COMTESSE. — Une seule, toujours la même, qui me dit : « Camélia II, c'est dans la poche !... Topinambour, la queue en trompette ! »

PATRICE. — C'est vraiment curieux !

LA COMTESSE. — Mais non, Patrice, vous me l'aviez prêté : le gri-gri, le fétiche !

PATRICE. — Évidemment. Mais je n'aurais jamais cru que le ciel s'intéressait à ce point au Pari Mutuel !

JULES, *entrant par la terrasse, vêtu d'un habit noir visiblement démodé et trop étroit*. — Ah ! même la comtesse, y a votre neveu qui vous réclame. Je crois que le préfet voudrait mettre les bouts !

LA COMTESSE. — J'y cours. J'attendais ma minaudière.

LUCIE, *qui a réparé*. — La voici, madame.

LA COMTESSE, partant. — Vous nous rejoignez, mon bon Jules ?

JULES. — Comptez sur moi dans trois minutes... *(La Comtesse a disparu dans le jardin.)* ...Ou dans trois quarts d'heure. Moi, ça me crève de jouer les hommes du monde ! Expliquez-moi pourquoi faut se fringuer comac pour casser la graine en plein été, alors qu'on serait si bien en short ou en caleçon de bain ?

(Lucie éclate de rire avec complaisance, ce pendant que...)

PATRICE, avec une ironie nuancée de dédain, tout en jetant un coup d'œil satisfait sur sa propre tenue. — Un habit a tout de même plus d'allure.

JULES. — Vous en parlez à votre aise, mon vieux ! On voit bien que le vôtre a été fait pour vous ! Mais moi, j'en ai un que le baron m'a prêté... et qui doit dater de l'époque où il avait pas fini sa croissance !

LUCIE, pouffant. — Le fait est que vous avez un peu l'air d'un traversin dans un fourreau de pluie !

JULES. — Et pour ce qui est des ribouis... je me fais l'effet d'un camion vingt tonnes chaussé avec des pneus de 4 chevaux ! Ah ! mes pauvres nougats !

(Lucie rit de nouveau complaisamment.)

PATRICE, agacé. — Lucie, allez donc voir à la salle à manger si Albert a fini de desservir et éteignez les lustres.

LUCIE, vexée et brusquement en effervescence. — Oh ! ben quoi ! je peux bien souffler une minute ! En voilà un ton ! Je ne suis pas votre esclave !

(Elle s'en va.)

JULES, riant. — Un peu nerveuse.

PATRICE. — Le surmenage...

JULES. — La chaleur...

PATRICE. — Tout et rien.

JULES. — C'est une femme !

PATRICE. — Et ce qu'il y a de terrible chez les femmes, c'est qu'on ne peut vivre ni avec elles ni sans elles.

JULES, s'esclaffant. — Ha ! au poil ! C'est vous qui avez trouvé ça ?

PATRICE. — Non, monsieur Jules, c'est lord Byron.

JULES. — Un de vos anciens patrons ?

PATRICE. — Voilà !

(Et s'emparant d'un nouveau plateau d'orangerade préparé précédemment par Lucie, il gagne la terrasse et disparaît.)

JULES, ravi, essayant de se remémorer la citation.

— Ce qu'il y a de terrible chez les mômes, c'est... c'est... c'est qu'on peut pas s'en passer ! Ça, c'est sûr ! *(Il va à la porte de l'office, l'entrebâille et il appelle à moi-même.)* Lucie !... Lucie !...

LUCIE, paraissant et d'un air malicieux. — Vous désirez quelque chose, monsieur Jules ?

JULES. — Tu le sais bien, toujours la même chose ! *(Tendre.)* Alors, c'est pour quand ?

LUCIE, riant. — Vous n'êtes pas sérieux !

JULES, changeant de ton. — Ben, si, justement, je crois que c'est sérieux... et j'en reviens pas moi-même. Chaque demi-heure, je regarde la petite photo que tu m'as donnée... et tu peux chercher dans tous les prés des environs, y a plus une marguerite. Comme un ballot je les ai toutes effeuillées, en pensant à toi.

LUCIE, touchée. — C'est vrai ? Et qu'est-ce qu'elles ont répondu ?

JULES. — C'était plutôt encourageant. Ça sortait

J'y suis... j'y reste

88

pas de « beaucoup, passionnément, à la folie ! »
C'est des bourreuses de crâne !...

LUCIE. — Qui sait !

JULES, illuminé, à mi-voix. — Alors, si je laisse ma
porte entrouverte, cette nuit ?

LUCIE, à mi-voix, également. — Essayez toujours,
vous verrez bien.

(Et, très vite, elle s'en va.)

JULES, radieux. — Ça, ça veut dire oui ou j'y con-
nais rien !

(Sa joie éclate. Il se met, tout en chantonnant,
à danser un pas plein d'exubérance. Gisèle
entre, en robe du soir, et le regarde avec
une surprise amusée. La découvrant au
bout de quelques secondes, Jules arrête
brusquement ses ébats et s'immobilise, un
pied en l'air.)

GISELE, railleuse. — Vous dansiez ? J'en suis fort
aise. Eh bien, causons maintenant.

JULES. — Euh... oui, avec plaisir ! Je... c'est-à-di-
re... parce que...

GISELE. — Je comprends votre joie. Vous touchez
au but.

JULES, avec un regard vers l'office. — Ah... au but ?
Oui, peut-être, j'espère.

GISELE. — Ah ! moi aussi !... Je n'en peux plus de
voir toute la journée votre future femme et mon fu-
tur mari minauder, roucouler, se bécoter comme
deux tourtereaux et s'enfermer chaque soir dans la
même chambre !

JULES. — Vous savez bien que tout ça, c'est du ci-
néma pour le cardinal ! Dès qu'il a eu le temps de
piquer sa ronflette, Nénette rentre dans sa carrée,
sur la pointe des pinceaux.

GISELE. — Et vous n'êtes pas jaloux de ces petits
tête-à-tête qui se prolongent parfois pendant près
d'une heure ?

JULES, riant. — Là, je suis tranquille ! avec la Né-
nette, tant qu'il s'agit de bla-bla-bla, elle est votre
homme, mais pour ce qui est du « timelou-lamélou »,
pardon ! rideau ! elle a de la défense ! Moi, je m'y
suis cassé les dents... alors, le baron, il peut aller se
rhabiller !

GISELE. — Quoi qu'il en soit, ces simagrées n'ont
que trop duré. Dès demain, je suis décidée à agir,
mais j'ai besoin de savoir si je peux compter sur
vous ?

JULES. — Oh ! écoutez, ma belle, c'est pas le mo-
ment de parler de tout ça, faites excuse, mais j'ai un
petit rendez-vous.

GISELE, surprise. — Un rendez-vous ?

JULES, ironique. — Oui, avec mon traversin !
Bonne nuit ! Demain, il fera jour !

(Tout en parlant, Jules a monté l'escalier, et
il disparaît.)

GISELE, nette, décidée. — Eh bien... demain.

PATRICE, paraissant. — Mademoiselle Gisèle, les
invités prennent congé, Mme la Comtesse vous ré-
clame.

GISELE. — Merci, Patrice.

(Elle s'en va par la terrasse. Cependant que
Patrice remet la boîte de cigares sur le
meuble où il l'a prise précédemment, Lucie
sort de l'office.)

LUCIE. — Ça y est ? La séance est levée ?

PATRICE. — Ils sont en train de se dire bonsoir.

LUCIE. — Je vais faire pareil : bonsoir !
(Elle se dirige vers le hall.)

PATRICE. — Lucie !
LUCIE, se retournant, de mauvaise grâce. —

Quoi ?
PATRICE, gentiment, l'œil égrillard. — Attends-moi.

LUCIE. — J'ai sommeil.

PATRICE. — Ah ! tu as bien changé ! Tu as donc oublié tous nos bons moments, tous nos projets, le petit hôtel ?

LUCIE. — Pour ce qu'il en reste, du petit hôtel ! Les baignoires ont sombré à Maisons-Laffite, les armoires à glace ont fondu à Saint-Cloud et le frigidaire nous a fait ses adieux à Fontainebleau !

PATRICE. — Eh bien, c'est une série noire. Mais je commence à croire que dès que le Cardinal sera parti...

LUCIE, incrédule, ironique. — Parce que tu t'imagine que c'est sa présence ?...

PATRICE. — Il faut bien trouver une explication à une veine bête comme celle-là ! Mais d'ici quelques jours, monsieur Cyprien va retrouver la santé... et on va se refaire !

LUCIE, agitée. — Tu crois ?

PATRICE. — Je te le garantis. Avant un an, tu seras derrière la caisse accueillant les clients. (Et comme Lucie sourit à cette image.) Ça y est ? tu reprends confiance ?

LUCIE, indécise. — Ben...

PATRICE, pressant, amoureux. — Alors je peux laisser ma porte ouverte ?

LUCIE. — Essaie toujours, tu verras bien.

(Et elle s'en va.)

PATRICE seul, souriant. — Ça, ça signifie oui ou je me trompe fort !

GISELE, reparaisant. — Patrice, vous pouvez al-

ler vous coucher.

PATRICE. — Tout le monde est parti ?
GISELE. — La Comtesse fait ses adieux au Notaire et monsieur Hubert a pris la voiture pour raccompagner le maire.

(Elle gagne l'escalier et se met à la gravir.)

PATRICE. — Ne dois-je pas attendre le retour de monsieur le Baron ?

GISELE. — Inutile, il fermera lui-même.

PATRICE. — Bonsoir, mademoiselle.

(Ils ont disparu, chacun de son côté.)

(Le Cardinal et Nénette entrent par la terrasse. Le Cardinal est en tenue d'apparat et Nénette porte une robe de soirée qui est non seulement riche, mais de bon goût. Ses manières se sont modifiées, affinées. Elle a gardé sa cordialité, mais il y a en elle une aisance, une autorité nouvelles.)

NÉNETTE, minaudant et manœuvrant son éventail. — Oh ! vraiment, Eminence, je suis confuse... vous qui devez vous lever si tôt... Cette soirée n'en finissait pas.

LE CARDINAL. — Elle m'a semblé courte... Peut-être parce que c'est la dernière.

NÉNETTE, un peu mécontente, plutôt à elle-même. — Hé, oui... la dernière.

LE CARDINAL. — Mais je vais partir satisfait, car je laisserai derrière moi un ménage comme on en voit peu.

NÉNETTE. — Oh ! ça, très peu !

LE CARDINAL. — Uni, confiant, parfait ! une seule ombre au tableau : vous n'êtes que deux.

92 j'y suis... j'y reste

NÉNETTE. — Et vous trouvez pas que c'est suffisant pour un ménage ?

LE CARDINAL. — Certes, non. Au printemps prochain, je compte bien recevoir une lettre qui m'annoncera l'arrivée d'un petit ange.

NÉNETTE. — D'un petit ange ?... ah ! oui, oui.

LE CARDINAL. — Vous m'en avez fait la promesse, pensez-y

NÉNETTE. — Oh ! je... je ne pense qu'à ça, mais...

LE CARDINAL. — Ayez confiance, je suis là pour vous aider.

NÉNETTE. — Pardon ?

LE CARDINAL. — J'ai déjà prié... et dès mon arrivée à Rome, à votre intention, je commencerai une neuvaine.

NÉNETTE. — Une neuvaine ? Ah ! Eminence, vous avez vraiment l'esprit d'à-propos !

LE CARDINAL, sur un ton de reproche gentil. — Eh bien, quelle est cette lueur que je vois dans vos yeux ? C'est un rayon de malice ?

NÉNETTE. — Pas du tout, Monseigneur, c'est le rayon des layettes !

(*Ils rient tous deux de bon cœur, cependant que la Comtesse reparait sur la terrasse.*)

LA COMTESSE, vibrant. — Ah quel clair de lune !

(*Et elle déclame.*)

« Un calme clair de lune triste et beau
« Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
« Et sangloter d'extase les jets d'eau,
« Les grands jets d'eau sveltes, parmi les marbres ! »

NÉNETTE. — Bravo, tantine !

LE CARDINAL. — Vous ne nous avez pas habitués à tant de lyrisme.

LA COMTESSE. — Par une nuit pareille, comment

penser à autre chose qu'à la poésie ! Je me demande si la cuisinière a encore oublié de fermer le garde-manger.

LE CARDINAL, ironique. — C'est le début d'un autre poème... existentialiste, sans doute ?

LA COMTESSE, esquissant un départ. — Mon cher, ne plaisez pas. Avant-hier, les chiens ont dévoré tout un gigot.

NÉNETTE, riant. — Ne vous dérangez pas, j'y vais.

(*Et elle va pour sortir.*)

LA COMTESSE. — Ma foi, je veux bien. Je suis épui- sée. Et demain, pour me reposer, il va falloir que je discute pendant des heures avec ce vieux matois de Père Laborde.

LE CARDINAL. — Un de vos fermiers ?

LA COMTESSE. — Un fermier qui trouve toujours une raison pour ne me régler que la moitié de ses fermages : le soleil a grillé les légumes, la pluie a fait pourrir les fruits...

NÉNETTE. — A propos, je lui ai poussé une petite visite.

LA COMTESSE. — Au père Laborde ?

NÉNETTE. — Ce matin, à cinq heures.

LA COMTESSE, stupéfaite. — À cinq heures ?

NÉNETTE. — Je suis arrivée juste à temps pour assister à une charmante cérémonie de famille : sa truite venait de mettre bas douze jolis porcelets.

LA COMTESSE, stupéfaite. — Douze ! bien vivants ?

NÉNETTE. — Comme vous et moi.

LA COMTESSE. — C'est bien la première fois que ça lui arrive ! D'habitude, il y en a toujours trois ou quatre d'étouffés !

NÉNETTE, riant. — Etouffés, c'est possible... mais par la truite ça m'étonnerait ! En tout cas, j'ai annoncé au père Laborde que je viendrai de temps en

94 J'Y SUIS... J'Y RESTE

temps lui dire un petit bonjour, en passant, comme ça, sans prévenir. Il en a été tellement touché qu'il m'a réglé tout l'arrière et il a même accepté une légère augmentation.

LA COMTESSE. — Le père Laborde ! ce fripon, ce grigou ! ?
NÉNETTE. — Il a été un peu plus coriace que les Baraduc, la semaine dernière, mais je l'ai eu quand même (*Satisfait de son excl.*) Sur ce, je vais fermer le garde-manger.

LE CARDINAL, *a écouté Nénette, puis l'a regardée sortir avec une expression de sympathie amusée. Il se retourne vers la Comtesse d'un air ravi.* — Idéale ! vous avez là une nièce idéale !

LA COMTESSE. — Vous... vous trouvez ?
LE CARDINAL. — Attentionnée, vaillante, ayant les sens des réalités...

LA COMTESSE, *forcée d'en convenir.* — Oh ! elle a des qualités.

LE CARDINAL. — Indiscutables. Ah ! ma bonne amie, vous avez fait beaucoup d'efforts pour vos neveux, mais vous pouvez aujourd'hui vous estimer satisfait : tout va pour le mieux dans le ménage d'Humbert.

LA COMTESSE, *mi-figue, mi-raisin.* — Oui...
LE CARDINAL. — Quant à son frère, j'espère bien vous téléphoner après-demain qu'il est le plus jeune cardinal de France.

LA COMTESSE, *palpitante.* — Après-demain ! Enfin ! Tous mes vœux exaucés ! Quelle émotion ! Je n'en connaîtrai jamais de plus grande.

LE CARDINAL. — Je parierais bien que si !
LA COMTESSE. — Comment l'entendez-vous ?
LE CARDINAL. — J'ai l'impression que la Baronne vous réserve une surprise.

LA COMTESSE, *inquiète.* — Une surprise ? De quel genre.

LE CARDINAL. — Du plus heureux qui soit. Puisque ce soir, vous donnez dans la poésie, souvenez-vous aussi des vers célèbres :

« Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
« Applaudit à grands cris ! »

LA COMTESSE, *suffoquée.* — Hein ? quoi ? elle... elle vous a dit que... ?

LE CARDINAL. — Ce n'est qu'un espoir, un souhait.
LA COMTESSE, *poussant un soupir de soulagement, en aparté.* — Ah !

LE CARDINAL. — Mais je crois avoir mérité. Haut assez de crédit pour que mes prières soient exaucées et qu'il y ait bientôt sous ce toit un gentil poupon.

(*Brusquement, venant du jardin, on entend les cris d'un bébé. Le Cardinal et la Comtesse se regardent abasourdis.*)

LA COMTESSE. — Ah ! ça, mais...

LE CARDINAL. — Il m'a semblé...

LA COMTESSE. — Oui, moi aussi... mais ce ne peut être qu'une hallucination. Avec vos histoires de berceau, vous nous avez suggestionnés et nous avons cru entendre...

(*Nouveaux vagissements qui tront se rapprochant pendant les répliques suivantes.*)

LE CARDINAL, *troublé.* — Ce n'est pas une hallucination.

LA COMTESSE. — Alors, c'est un miracle !

LE CARDINAL, *nerveux.* — Un miracle ! un miracle ! Si vous vous figurez que ça se fait comme ça !

LA COMTESSE. — Ah ! si vous n'y croyez pas, je me demande qui pourrait y croire ! (*Elle comme Patrice*)

LA COMTESSE. — Je ne comprends rien du tout !
 PATRICE. — Cette jeune fille était femme de chambre dans un palace... et une cliente de passage avait mis l'enfant au monde... oserai-je dire clandestinement ?
 LE CARDINAL. — Oh !
 LA COMTESSE. — Alors ?
 PATRICE. — Comme celle... personne avait résolu de l'abandonner à l'Assistance Publique, la jeune fille...
 LA COMTESSE. — C'est du roman-feuilleton !
 LE CARDINAL. — Hélas ! ma chère, un simple fait-divers, comme on en trouve tous les matins dans les journaux.
 LA COMTESSE, à Patrice. — Mais j'attends encore que vous me disiez en quoi il nous intéresse !
 PATRICE, embarrassé, avec un regard vers le Cardinal. — C'est que... j'aurais préféré...
 LA COMTESSE. — Je me moque de vos préférences ! Je vous ordonne de parler.
 PATRICE. — C'est un ordre ?
 LA COMTESSE. — Formel.
 PATRICE, se résignant. — Eh bien, Madame...
 LE CARDINAL et LA COMTESSE, sur des tons différents. — Eh bien ?
 PATRICE. — La cliente de passage s'appelait... ce sont ces gens qui l'affirment.
 LE CARDINAL et LA COMTESSE, impatientes. — S'appelait ?...
 PATRICE, avec effort. — La Baronne Antoinette de Mont-Vermeil.
 LE CARDINAL et LA COMTESSE, bondissant. — Hein ? Quoi ?
 LE CARDINAL, abasourdi. — Vous dites ?
 LA COMTESSE, tombant sur un siège, atterrée. — C'est affreux !

parait, portant avec sa dignité habituelle une vaste corbeille, elle interroge nerveusement.) Qu'est-ce que c'est que ça ?
 PATRICE. — C'est un bébé, Madame.
 LE CARDINAL et LA COMTESSE, sursautant. — Un bébé !
 LA COMTESSE. — Comment ! un bébé !
 LE CARDINAL, qui s'est approché de la corbeille et regarde avec compassion le poupon. — D'où vient ce petit être ?
 LA COMTESSE, toujours violente. — Répondez ! D'où sort cet enfant ?
 PATRICE. — Du train de minuit trente.
 LA COMTESSE. — Ma parole, vous êtes ivre ?
 PATRICE, choqué. — Madame !
 LE CARDINAL. — Convenez, mon ami, que vous avez des répliques ahurissantes.
 PATRICE. — C'est que toute cette histoire est assez ahurissante. L'homme qui vient d'apporter cette corbeille...
 LA COMTESSE, toujours bondissante. — Un homme ? quel homme ?
 LE CARDINAL, plus pondéré. — Où est cet homme ?
 PATRICE. — Il est reparti, sans me laisser le temps de me remettre de ma surprise...
 LE CARDINAL. — Mais il vous a bien dit quelque chose ?...
 LA COMTESSE. — Il faut vous arracher les dents !
 PATRICE. — A travers les propos de cet individu... qui était fort agité... j'ai cru démêler qu'il refusait de se charger plus longtemps de ce bébé.
 LE CARDINAL. — Ah !
 PATRICE. — Sa fiancée l'avait recueilli, paraît-il, il y a six mois, à Aix-les-Bains.
 LA COMTESSE. — Recueilli ?...
 LE CARDINAL. — A Aix-les-Bains... ?

LE CARDINAL, à mi-voix. — Laissez-nous. Patrice. PATRICE, s'incline, en signe d'assentissement, puis montrant la corbeille et lui aussi, à mi-voix. ... Que dois-je faire de... de M. le Baron Junior ?

LE CARDINAL, nerveux, designant le canapé. — Là, là... nous allons aviser. (Patrice s'exécute et se dispose à quitter la pièce.) Et pour l'instant, surtout... (Il met un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.)

PATRICE. — Eminence !... (Il se dirige vers la sortie, puis revenant sur ses pas et toujours sur un ton contenu.) Oh ! j'allais oublier... (Il a sorti un biberon de son habit et le tend au Cardinal.) Cet homme a bien recommandé... toutes les trois heures !

LE CARDINAL, soucieux, prenant machinalement le biberon. — Merci.

(Patrice a disparu.)

LA COMTESSE, éperdue. — Il faut faire quelque chose !

LE CARDINAL, contemplant le biberon avec un sourire résigné. — Oui... toutes les trois heures !

LA COMTESSE. — Mais enfin, vous n'allez pas admettre ?...

LE CARDINAL, sans répondre, va déposer le biberon dans la corbeille, puis contemplant la poupon. — Il sourit ! On dirait qu'il devine qu'il va retrouver sa maman.

LA COMTESSE. — Car décidément, vous...

LE CARDINAL. — Réfléchissez. Aix-les-Bains n'est pas loin de la Suisse.

LA COMTESSE, bien forcée d'en convenir. — Non, pas très loin.

LE CARDINAL. — La Baronne est restée seule bien longtemps.

LA COMTESSE, faiblement. — Sans doute, mais...

LE CARDINAL. — Avez-vous une autre explication à me proposer ?

LA COMTESSE, vivement. — Non !... malheureusement, non !

LE CARDINAL. — Moi qui étais si heureux de laisser derrière moi un ménage parfaitement uni ! Et nous voici au bord d'un drame.

LA COMTESSE, dubitative. — Oh ! un drame... avec Hubert !

LE CARDINAL. — Les colères des faibles sont les plus terribles ! Quand nous allons lui révéler... (avec un geste vers le bébé.) Car il va bien falloir...

LA COMTESSE, d'un ton léger. — Oui, oui, naturellement, mais ne vous inquiétez pas, je lui expliquerai...

LE CARDINAL. — Ah ! vous me le baillez belle ! Vous croyez que vous allez lui faire avaler ça comme naguère, quand il était gamin, ses cuillérées d'huile de foie de morue ?

LA COMTESSE. — Pas tout à fait, mais je vous assure...

LE CARDINAL. — Non, non, je sais ce qu'il faut lui dire ! (Presque à soi-même.) Car après tout, elle n'est pas la seule à condamner, lui aussi est bien coupable...

LA COMTESSE. — Bien coupable... en quoi ?

LE CARDINAL, avec virulence. — Mais parce que... (Sapecevoit qu'il allait en dire trop et se ressaisissant.) Parce que... on n'abandonne pas ainsi son épouse... La solitude est mauvaise conseillère. Quand une femme est livrée à elle-même, il suffit d'une heure d'égarement...

LA COMTESSE. — Même de cinq minutes ! Soyez tranquille, je vais le faire comprendre à Hubert.

LE CARDINAL. — Non, vous dis-je ! Je tiens à lui

parler moi-même. Mon inquiétude ne s'apaisera que lorsqu'il m'aura promis de pardonner, car il doit pardonner. Le Christ n'a-t-il pas pardonné à la femme adultère ?

LA COMTESSE. — Tiens, parbleu ! ce n'était pas la sienne !

LE CARDINAL, scandalisé. — Comtesse !

LA COMTESSE. — Ah ! Excusez-moi, je ne sais plus où j'en suis !

NÉNETTE, réparissant, très enjouée. — Voilà, tout va bien, on va pouvoir dormir tranquille.

LE CARDINAL, avec une colère contenue. — Pas tout de suite, ma chère.

LA COMTESSE, à part, ardoisée. — Ah ! là ! là !

NÉNETTE, qui n'a pas pris garde au ton du Cardinal, car son attention a été immédiatement attirée par le marmot endormi sur les coussins. — Oh ! Tantine, qu'est-ce que je vois là ?

LA COMTESSE, ne sachant à quel saint se vouer.

— C'est...

LE CARDINAL, foudroyant Nénette. — Vous le demandez, malheureuse ?

NÉNETTE, ébahie. — Malheureuse ?

(Le rire d'Hubert éclatant à la cantonade les arrête tous les trois et les fait tourner vers la terrasse.)

LE CARDINAL, bas. — Hubert !

LA COMTESSE, à elle-même. — Seigneur !

(Et elle se place vivement devant le canapé pour cacher le bébé au nouvel arrivant.)

HUBERT, entrant, en riant de plus belle. — Ha ! ha ! ha ! Le maire m'a raconté une histoire marseillaise... il y a dix minutes que j'en étouffe ! D'abord, moi, les histoires de cocu, ça me fera toujours rire !

LE CARDINAL, entre ses dents. — Je voudrais bien en être sûr !

NÉNETTE, gênée, montrant discrètement le prélat.

— Voyons, bichounet !

HUBERT. — Oh ! Eminence, excusez-moi... mais les liocurs, le champagne... je me sens vraiment très gri, ce soir. (Le bébé s'éveillant, se met à vagir.)

Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

LE CARDINAL, le saisissant vivement par le bras et l'entraînant. — Je vais vous expliquer. Venez.

HUBERT, qui ne comprend pas. — Mais...

LE CARDINAL. — Sortons. Il faut que je vous parle.

(Et ils disparaissent dans le jardin.)

NÉNETTE, surprise. — Qu'est-ce qui se passe ?

Qu'est-il arrivé ?

LA COMTESSE. — Une catastrophe ! Vous avez un enfant !

NÉNETTE, suffoquée. — Un... Non, mais dites donc ! Je serais tout de même au courant !

LA COMTESSE. — Comprenez-moi vite ! Le Cardinal va revenir, nous n'avons que quelques minutes.

NÉNETTE. — Mais enfin, à qui est ce moutard ?

LA COMTESSE. — A la véritable épouse d'Hubert !

C'est le dernier méfait de cette aventurière.

NÉNETTE. — Ah ! elle va de plus en plus fort ! Je croyais pas si bien dire quand j'imaginai que cette

femme était capable de me faire un gosse !

LA COMTESSE. — Un homme vient d'apporter cet enfant, en affirmant qu'il avait été abandonné dans un palace, à Aix-les-Bains, par la Baronne Antoinette de Mont-Vermeil.

NÉNETTE. — Et Monseigneur est convaincu ?

LA COMTESSE. — Que c'est le fruit de votre faute, oui.

NÉNETTE, *révoltée*. — Ah ! non ! Cette fois, ça dé-
 passe les bornes ! Je vais tout lui dire !

LA COMTESSE, *sursautant*. — Tout lui dire !... ré-
 duire à néant un mois d'efforts, de ruses, d'anxiété ?

NÉNETTE. — Ah ! tant pis ! Je peux pas lui laisser
 croire que je suis une épouse dévergondée qui s'est
 offert un coquin à la sauvette !

LA COMTESSE. — Pas du tout ! Vous serez tout
 simplement une femme du monde qui s'est laissée
 aller à un flirt un peu poussé !

NÉNETTE, *pouffant*. — Ah ! oui, plutôt !

LA COMTESSE. — Permettez-moi de vous dire, ma
 chère, que vous jugez cela d'un point de vue un peu
 trop... démocratique. Plus on s'élève dans l'échelle
 sociale, plus on considère ces choses de haut et plus
 elles apparaissent menues.

NÉNETTE. — C'est pratique !

LA COMTESSE. — Une femme du peuple cocufie son
 mari, une bourgeoise le trompe, une femme de qua-
 lité a des aventures.

NÉNETTE. — Mais quand l'aventure laisse des tra-
 ces, comme la mienne ?

LA COMTESSE. — C'est évidemment une complica-
 tion, mais il ne faut pas la prendre trop au tragique.
 Il y a des précédents, des exemples venus de très
 haut. Le plupart des rois de France ont eu des bâ-
 tardés... et Philippe II d'Espagne, le plus catholique
 de tous les monarques, en a eu deux-cent-trente-
 deux !

NÉNETTE, *avec un petit sifflement admiratif*. —
 Pfff ! O'est-ce que j'ai comme retard !... Mais vous
 n'avez rien dit, moi je ne marche pas !

LA COMTESSE. — Eh bien, à votre aise ! Avouez
 donc au Cardinal que, depuis le premier tour, vous
 n'avez pas cessé de lui mentir effrontément, envi-
 quement, que vous avez tout fait pour le rouler !

NÉNETTE, *tourmentée*. — Evidemment, ça me gé-
 nerait !

LA COMTESSE. — Imaginez sa déception, sa tris-
 tesse, son indignation ! Non seulement mes plus
 chers espoirs s'effondreront, mais il n'aura pour
 nous tous que du mépris !

NÉNETTE. — Et si je lui avoue le reste, il n'en au-
 ra que pour moi ?

LA COMTESSE. — Mais non ! Il vous a déjà trouvé
 des excuses.

NÉNETTE. — Sans blague ?

LA COMTESSE. — Votre solitude, l'indifférence
 d'Hubert...

NÉNETTE. — C'est vrai, ce pauvre Minou !

LA COMTESSE. — Savez-vous ce que le Cardinal est
 en train de faire ? de persuader le Baron qu'il doit
 vous pardonner.

NÉNETTE. — Ça, il aura pas de peine !

LA COMTESSE. — Ecoutez, Antoinette... ma chère

Antoinette, je vous promets qu'en retour, après tout
 ce que vous aurez fait pour nous, je saurai me mon-
 trer compréhensive... et conciliante.

NÉNETTE. — Vrai ? Vous ne vous opposerez plus
 au divorce d'Hubert ?

LA COMTESSE. — Ah ! que voulez-vous, quand son
 frère aura la barrette... on ne le dégradera pas !

NÉNETTE. — J'ai votre parole ?

LA COMTESSE. — Foi de Mont-Vermeil !

NÉNETTE, *se décidant avec un soupir*. — Allons-y !
 Mais qu'est-ce que je vais pouvoir lui raconter ?

LA COMTESSE. — Une histoire d'amour, n'importe
 laquelle ! Pensez aux romans que vous avez lus, aux
 films que vous avez vus...

NÉNETTE. — C'est ça, je lui ferai un petit mélan-
 ge !

LA COMTESSE. — Courage ! et encore merci ! (Avec

autorité, elle prend Nénette dans ses bras, elle l'embrasse, puis s'emparant de la corbeille où dort le poupon.) Moi, j'emporte le corps du délit ! Je vais lui donner la chambre d'amis !

NÉNETTE. — Vous avez raison. Il vaut mieux que le petit n'entende pas le récit de mes turpitudes, il n'aurait plus beaucoup de respect pour sa mère ! *(La Comtesse a gravi les marches et elle a disparu.)* C'est égal... celui qui m'aurait dit ce matin que je serais mère ce soir !

LE CARDINAL, paraissant. — Vous êtes seule ?
NÉNETTE. — Oui, la Comtesse est allée coucher le bébé. *(Raisant la tête comme pour un aveu.)* Mon

LE CARDINAL, sur un ton de reproche attristé. — Comment avez-vous fait ça ?

NÉNETTE. — Oh !... Vous vous en doutez bien un peu !

LE CARDINAL. — En vous voyant toujours si gaie, répandant autour de vous l'allégresse, la joie de vivre, qui aurait pu soupçonner... ?

NÉNETTE, à elle-même. — Ah ! Même pas moi !
LE CARDINAL. — Vous n'étiez donc pas rongée par le remords ?

NÉNETTE. — Si, si, j'étais toute rongée, seulement...
LE CARDINAL. — Est-ce que votre sympathie, notre amitié, ma robe n'auraient pas dû vous inciter à vous confier à moi ?

NÉNETTE. — J'y ai pensé, mais c'était pas facile d'amener ça dans la conversation !

LE CARDINAL. — Et brusquement, votre tante se dresse, menaçante, destructive. Encore le Ciel a-t-il voulu que je sois là !... Mais si cette révélation n'avait eu lieu que demain ? Seule, en face d'Hubert, que lui auriez-vous dit ?

NÉNETTE. — Je lui aurait dit... les absents ont tou-

jours tort... quand le chat n'est pas là, les souris dansent... et qui va à la chasse perd sa place !

LE CARDINAL. — Vous plaidez curieusement votre cause.

NÉNETTE. — Quoi, c'est pas juste ? Est-ce qu'il se sentait, lui, pendant ce temps, avec la Gisèle ?

LE CARDINAL. — Excuse fallacieuse ! Vous l'ignoriez !

NÉNETTE. — Oui, effectivement, mais... je sentais qu'il y avait quelque chose.

LE CARDINAL. — Comment ?

NÉNETTE. — Comment, comment ?... avec les antennes de ma sensibilité féminine.

LE CARDINAL. — Ah !

NÉNETTE. — Hubert me délaissait, je le voyais plus jamais, j'étais toute seule, abandonnée...

LE CARDINAL. — Ça, c'est indiscutable.

NÉNETTE. — Alors, un jour, comme j'étais là, dolente, désenchantée, alanguie, sans défense...

LE CARDINAL. — Le tentateur est passé ?

NÉNETTE. — Voilà ! Et c'était un tentateur tentant ! Il était brun, il était beau... il sentait bon le sable chaud !

LE CARDINAL, surpris. — Pardon ?
NÉNETTE. — C'était un oriental, un prince qui voyageait incognito... lui aussi, il était seul... il avait

bien quarante-cinq femmes, mais elles étaient restées dans son pays... Alors, comme moi, il se sentait abandonné... et même quarante-cinq fois plus abandonné ! Ça nous a rapprochés... et un soir, sous les palmiers...

LE CARDINAL, de plus en plus étonné. — Des palmiers... En Suisse, dans la montagne ?

NÉNETTE, vivement. — Oui, c'étaient des tout petits palmiers, dans des pots, sur les étagères, à l'hôtel, dans le jardin d'hiver... mais quand même, ça

LE CARDINAL. — Je connais la suite. Et vous avez pu revenir ici, le front serein, avec un pareil secret sur la conscience ?

NÉNETTE. — C'était moins difficile que d'y revenir avec un mioche sur les bras !

LE CARDINAL, *explosant soudain*. — Une canne ! Un fauteuil ! roulettes ! Un lait de poule et mon bonnet de nuit !

NÉNETTE, *ahurie et inquiète*. — Monseigneur, qu'avez-vous ?

LE CARDINAL, *avec une irritation mal contenue*. — Voyons, ma chère, dans votre langage imagé, comment appelleriez-vous un homme qui persisterait à croire que le sacre et la lampe à pétrole sont les derniers mots du progrès ?

NÉNETTE, *ébahie*. — Je ne sais pas, moi... un vieux jeton !

LE CARDINAL. — Voilà ! Vous l'avez dit ! Je suis un vieux jeton !

NÉNETTE. — Oh ! Eminence !

LE CARDINAL. — Mais si, mais si ! Car je persiste à croire à la pudeur, à la fidélité, au repentir... et la désinvolture de vos réponses, l'inconscience avec laquelle vous avez agi me prouvent que ces sentiments sont bien démodés.

NÉNETTE. — Que voulez-vous, c'est des choses qui arrivent... mais tantine, elle-même, vient de me le dire : faut pas le prendre au tragique !

LE CARDINAL, *passant à une ironie un peu forcée*. — Parfait ! Bravo ! Qu'ai-je besoin de me mettre martel en tête à propos d'une trahison conjugale et d'un enfant illégitime ? Pour vous, c'est un conte arabe, pour la Comtesse une bagatelle ! Quant à Hubert, il a certes manifesté de la surprise, mais guère de ressentiment.

NÉNETTE. — En somme, il m'a pardonné ?

créait l'ambiance... avec ça il m'a dit des mots grisants, des mots de son pays. Il m'a appelée : « Ma gazelle du désert ! Ma confiture de roses ! Mon rabat-loukoum ! »

LE CARDINAL, *effaré*. — Mon rabat-loukoum ! NÉNETTE. — Je crois que c'est leur chewing-gum à eux, là-bas !

LE CARDINAL, *un peu agacé, après avoir posé sur elle un regard défiant*. — Peu importe ! Mais que cette histoire est étrange !

NÉNETTE. — C'est une histoire d'amour... Vous, forcément, vous n'êtes pas au courant, mais je vous assure, c'est comme ça que ça se passe !

LE CARDINAL, *coupant court et soudain plus sévère*. — Bref, vous avez oublié vos devoirs.

NÉNETTE, *un peu désarçonnée*. — Ben, j'étais comme qui dirait en vacances... et les devoirs de vacances, ça s'oublie facilement !

(*Elle lance un petit rire forcé, qui, très vite, vacille et s'éteint sous le regard désapprobateur du Cardinal.*)

LE CARDINAL. — J'ai souvent apprécié votre façon pittoresque de considérer les événements et de les commenter, mais en la circonstance, je m'attendais à un ton moins léger. Le récit d'une faute aussi grave devient dans votre bouche une espèce de conte...

NÉNETTE, *simplement, gênée, essayant de s'en sortir*. — Ça y ressemble... un conte des Mille et une Nuits... (*Plus vivement*) et pourtant, je vous jure, Monseigneur (*Pudique*) y en a eu qu'une ! Le lendemain, il est parti... moi, je suis restée... enfin nous sommes restés ! parce que, quelque temps après...

LE CARDINAL. — Vous avez réalisé jusqu'ot un moment de folie vous avait conduite !

NÉNETTE. — Jusqu'à Aix-le-Bains !

LE CARDINAL. — Parbleu !

NÉNETTE. — C'était ce que vous vouliez ?

LE CARDINAL. — Sans doute. Tout s'arrange donc parfaitement ! Votre mari vous attend dans le jardin. Allez vous jeter dans ses bras. Félicitez-vous ! Congratulez-vous ! Soyez le plus heureux des ménages modernes ! Moi, je vais me reposer. La partie est terminée, il est temps de ranger les vieux jetons dans dans leur boîte ! Bonsoir !

(Pendant cette tirade, le Cardinal a gagné, puis gravi l'escalier. Sur le dernier mot lancé d'un ton virulent, il disparaît.)

NÉNETTE, seule. — Il n'est pas content !... Et ce pauvre Baron qui est en train de s'enrhumer !...

(Nénette éteint rapidement les diverses lampes qui se trouvent dans le salon. La pièce n'est plus éclairée que par le reflet du clair de lune. Dans la pénombre, Nénette se dirige vers la terrasse. A peine a-t-elle commencé de gravir les marches, que le bruit léger d'une porte qui grince et de lames de parquet qui craquent la fait s'arrêter et se retourner. C'est Lucie, en coquet déshabillé, qui se dirige à pas feutrés vers l'escalier.)

NÉNETTE. — Qui est là ? (Et comme la soubrette surprise, a sursauté en poussant un petit cri.) C'est vous, Lucie ?

(En même temps, Nénette a rallumé une petite lampe sur un meuble proche.)

LUCIE, gênée. — Madame m'a fait peur. Je croyais que tout le monde était couché.

NÉNETTE, qui l'a inspectée avec curiosité. — Mais où allez-vous, dans ce déshabillé affroissant ?

LUCIE, de plus en plus embarrassée. — Ben... euh !... je...

NÉNETTE. — Vous, ma petite, vous auriez un rendez-vous d'amour que ça ne m'étonnerait pas...

LUCIE. — Eh bien, oui, madame... et tout d'un coup je m'e demande... si je n'allais pas faire une bêtise.

NÉNETTE, étonnée. — Une bêtise ?

LUCIE. — Et même... vous êtes si bonne, si gentil... avec vous on se sent tellement en confiance... que je vais me permettre... de vous demander un conseil.

NÉNETTE, intriguée. — Allez-y, ma fille. Je vous écoute.

LUCIE. — Voilà. Déjà, depuis quelque temps, Patrice et moi, nous... nous... enfin, Madame comprend !

NÉNETTE. — Très bien ! Pas besoin de me faire un dessin ! Sacré Patrice ! Moi qui le prenais pour un éteignoir... il a encore de la flamme !

LUCIE. — Oh ! c'est pas un feu d'artifice ! (Vivement.) Mais c'est pour le bon motif. Il ne demande qu'à m'épouser. On doit seulement attendre d'avoir de quoi s'établir. On voudrait acheter un petit hôtel.

NÉNETTE. — Bonne idée ! Félicitations ! Mais qu'est-ce qui ne va pas ?

LUCIE. — On a eu des piques... Alors, pour qu'on se raccommode... (Baissant la tête, pudique.) Il m'a demandé d'aller le rejoindre, cette nuit, dans sa chambre.

NÉNETTE, riant. — Eh bien, n'hésitez pas : bon raccommodage ! (Réfléchissant brusquement.) Mais, qu'est-ce que vous me racontez ? La chambre de Patrice est à côté de la vôtre. Vous n'avez pas besoin de passer par le salon pour aller le retrouver.

bien parce que... (S'arrêtant brusquement et se mai-
trisant peu à peu.) ... parce que... je suis revenue à
l'âge que vous êtes prêts à abandonner un avenir,
un état, un tonus ce commerce... pour ce coupleur,
ce débouché, ce voyou !

LUCIE. — Oh ! Madame !
NÉNETTE. — Parfaitement ! Aujourd'hui c'est avec
vous qu'il fait le joli cœur, mais hier c'était avec...
une autre ! Et demain... Le premier jupon qui pas-
se !... Ah ! avec un homme pareil, on se prépare de
beaux jours !

LUCIE. — Oui... mais quelques nuits !
NÉNETTE. — Ça suffit, ma fille ! Un peu de tenue,
un peu de pudeur. Faites-moi le plaisir d'aller cou-
cher avec Patrice.

LUCIE, baissant la tête et soupirant, résignée. —
Bien, Madame. (Elle fait un pas puis soudain.)
...Non, Madame, pas ce soir... Je vais dans ma cham-
bre... rêver au frère de Madame !
(Elle sort.)

NÉNETTE, d'abord suffoquée, puis éclatant et se
dirigeant résolument vers l'escalier. — Il va pren-
dre quelque chose, le frère !
(Un éternuement retentit en coulisse.)

NÉNETTE, arrêtée dans son élan, avec une rancune
naissante. — Ce brave Hubert ! C'est tout de même
à lui que je dois tout ça !

HUBERT, apparaissant sur la terrasse, agité et en-
chiffonné. — Ma chère, je commence à prendre froid.
Je bous d'impatience ! Je ne sais plus où j'en suis !
Croyez-vous qu'il m'en arrive une tuile !

NÉNETTE, sous pression, avec un regard vers l'é-
tage. — Qu'est-ce que je devrais dire !
HUBERT. — J'en conviens. Ma digne épouse vient
de se rappeler à notre souvenir d'une façon !...

LUCIE. — C'est que... justement, j'allais retrouver
l'autre.
(Et elle a un regard vers l'étag.)

NÉNETTE, ayant suivi ce regard. — Quel autre ?

LUCIE. — Un autre... qui m'a aussi donné rendez-
vous. (Devant la mine de Nénette, elle ajoute vive-
ment :) Oh ! que Madame se rassure, il ne s'agit pas
de son mari, mais de monsieur Jules.

NÉNETTE, écartant, après une seconde de suffoca-
tion. — Ah ! là, pour être rassurée, je le suis !

LUCIE, voyant la réaction de Nénette. — J'ai peut-
être eu tort de parler, Madame est contrariée à l'i-
dée qu'une simple femme de chambre comme moi
pourrait devenir, en quelque sorte sa belle-sœur de
fait !

NÉNETTE. — Car il vous a promis... de vous épou-
ser ?

LUCIE. — Oh ! non, il n'a jamais été question de
ça ! C'est pourquoi je me dis : D'un côté, la sécurité,
de l'autre, l'aventure, Paris...

NÉNETTE. — Paris ! ! Il vous a donc proposé... ?

LUCIE. — De le rejoindre là-bas, oui, mais en ca-
chette, car il paraît qu'il est sur le point d'obtenir
une situation avantageuse et si on apprendrait qu'il a
une liaison, ça pourrait tout faire rater !

NÉNETTE. — En effet ! J'en ai l'impression !

LUCIE. — Je vois que Madame est au courant !

NÉNETTE. — Ah oui ! Platôt.

LUCIE. — Tant mieux ! Comme ça, Madame est
bien placée pour me conseiller. En fin de compte, à
son avis, qu'est-ce que je dois faire ?

NÉNETTE, éclatant. — Fiches-moi le camp !

LUCIE, étonnée. — Madame est fâchée... Mais pour-
quoi ?...

NÉNETTE, furieuse. — Vous voulez le savoir ? Eh

NÉNETTE, *même ton*. — Ah oui ! comme carte de visite !

HUBERT, *avec une ironie amère*. — Une carte de visite... cornée ! En somme, je suis le mari de deux femmes sans en avoir aucune, ce qui ne m'empêche pas d'avoir sur les bras un rejeton qui peut être le fils de n'importe qui, mais qui n'est sûrement pas le mien ! Et le comble, c'est que c'est moi que le Cardinal vient de sermonner ! Ah ! Qu'est-ce que j'ai entendu comme reproches, comme semonces, comme conseils !

NÉNETTE, *se montant*. — Et vous croyez qu'il m'a oubliée dans la distribution ? Je passe pour une coureuse de guilledou, alors que... (*Elle a un nouveau regard vers l'étage*.) Ah ! je suis bien récompensée d'avoir accepté de vous rendre service !

HUBERT, *se rebiffant*. — N'exagérons rien. C'est surtout à vous que vous pensiez.

NÉNETTE, *toujours crescendo*. — En tout cas, je ne pensais pas que vous alliez me fourrer dans un pareil guépier !

HUBERT, *se montant aussi*. — Permettez ! Vous êtes bien venu vous y (*En appuyant péjorativement sur le mot*.) fourrer vous-même !

NÉNETTE, *indignée*. — Parce que vous aviez eu le toupet de vous introduire par effraction dans mon état civil !

HUBERT. — En fait de toupet, vous vous y connaissez ! Vous êtes entrée dans notre vie privée comme... comme...

NÉNETTE, *exaspérée*. — Comme quoi ? Dites-le ?

HUBERT. — Comme un éléphant dans un magasin de porcelaine !

NÉNETTE. — Elephant ! Est-ce ma faute si vous avez mordu à l'hameçon de cette aventurière comme un carpillon qui sort sans sa bonne !

HUBERT. — Carpillon ! Après tout, vous n'êtes mêlée à cette histoire que parce que vous avez semé vos papiers derrière vous comme des prospectus !

NÉNETTE. — Une histoire qui serait arrangée depuis longtemps si vous ne trembliez pas devant votre tante... comme du bouillon en gelée !

HUBERT, *furieux*. — Du... ! Compliments ! Voilà la marchande de soupe qui réparait.

NÉNETTE, *le souffle coupé*. — Oh !... (*Elle s'écroule sur le siège et fonde brusquement en larmes*.) Ma... ma... marchande de soupe ! Oser me traiter de... moi qui croyais avoir fait tant de progrès pour le manquement de la petite cuillère dans la tasse à café !

HUBERT, *désarçonné par ce chagrin puéril*. — Mais...

NÉNETTE, *toujours sanglotante*. — Moi, à qui le colonel n'a pas cessé de faire du genou le jour où j'ai présidé la distribution des prix !

HUBERT. — Ah ! le... Colonel !...

NÉNETTE, *même jeu*. — Moi, à qui le Curé a demandé d'être la marraine de sa nouvelle cloche !

C'est tout de même quelque chose d'être la marraine d'une cloche !

HUBERT, *confus*. — Ma chère Antoinette... je suis désolé...

NÉNETTE, *s'apaisant peu à peu*. — Alors, c'est vrai, j'étais... j'étais ridicule en baronne ?

HUBERT, *sincère*. — Pas du tout !

NÉNETTE. — Vous me le jurez ? Je ne vous ai jamais fait honte ?

HUBERT. — Quelle question ! vous vous étiez adaptée, au contraire, d'une façon étonnante !

NÉNETTE, *boudeuse*. — Alors, pourquoi vous m'avez traitée de... de... ?

HUBERT. — N'y pensez plus ! j'ai dit ça...

NÉNETTE. — Comme vous avez dit « éléphant » ?

HUBERT. — Vous m'avez bien traité de carpillon !
NÉNETTE, *pouffant légèrement*. — J'étais nerveuse.
HUBERT, *riant légèrement comme elle*. — J'étais nerveux aussi. Nous nous sommes emballés... Enfin, l'orage est passé.

NÉNETTE, *avec un dernier regard vers l'étage*. — Il y aura peut-être encore quelques coups de tonnerre !

HUBERT, *croquant deviner*. — Ma tante !

NÉNETTE. — Ah ! ça non, rassurez-vous, elle consent au divorce !

HUBERT. — Pas possible !

NÉNETTE. — J'ai sa promesse.

HUBERT. — C'est phénoménal ! (*Apercevant sur la desserte une bouteille de champagne dans sonseau à glace.*) Une victoire comme ça, ça se fête au champagne !

(*Il s'empare de la bouteille et de deux coupes, et les porte sur le guéridon.*)

NÉNETTE, *avec un enthousiasme mitigé*. — Vous croyez ?

HUBERT, *emplissant les coupes*. — Ben, voyons... nous sommes libres ! Libres ! C'est bien ce que nous voulions.

NÉNETTE, *même jeu que plus haut*. — Naturellement.

HUBERT. — Vous êtes heureuse ?

NÉNETTE. — Vous pensez ! Et vous ?

HUBERT, *sur un ton identique*. — Bien entendu.

(*Levant sa coupe.*) A vos amours !

NÉNETTE, *tiède*. — Aux vôtres !

(*Ils boivent, sans se quitter des yeux.*)

HUBERT. — C'est curieux, vous n'avez pas l'air... tellement gai.

NÉNETTE, *mentant mal*. — Oh ! si... si, si.

HUBERT. — Ah ! non... non, non. Qu'est-ce qui ne va pas ?

NÉNETTE, *une seconde d'hésitation et puis*. — C'est peut-être un peu de cafard. Quand tout sera réglé, dans deux jours ou trois, ce sera le départ. Le restaurant ne peut pas rester fermé plus longtemps. Fini la baronne. Je vais redevenir (*avec un ressentiment puérit*) marchande de soupe !

HUBERT, *gentiment*. — Allons !

NÉNETTE, *gentiment aussi*. — C'est mon métier. Ça dure pas toute la vie, les vacances.

HUBERT, *riant*. — Celle-ci ont été plutôt mouvementées !

NÉNETTE. — Au fond, ça m'a pas déplu. Il y a eu des coups durs, mais je me suis pas ennuyée une seconde.

HUBERT, *réalisant*. — Tout compte fait, moi non plus.

NÉNETTE. — Quoi que vous en pensiez, j'ai appris les bonnes manières. Quand le garçon limonadier viendra faire sa livraison, je suis capable de lui mettre la main sous le nez pour qu'il me baise le bout des doigts ! (*Ils rient tous deux.*) Et puis, j'ai fait une grande découverte.

HUBERT, *étonné*. — Laquelle ?

NÉNETTE. — La campagne ! (*Sur l'air surpris du Baron.*) Tout ce que j'en connaissais, moi, c'était la banlieue de Paris, moitié guinguettes, moitié usines, puis les charrettes de légumes qui arrivent aux Halles, toutes les nuits. Mais la vraie, la grande, bien vivante, sous le soleil c'est formidable !

HUBERT, *sincère*. — N'est-ce pas ?

NÉNETTE. — Je me suis même demandé si je liquiderais pas « Le cochon qui sommeille » pour m'acheter une petite ferme.

HUBERT. — Pourquoi pas ? A la santé de la fer-

mière. (*Ils boivent.*) Chez vous, l'agriculture ne manquera pas de bras... elle aura ceux de Jules ! (*Avec un clin d'œil complice.*) Et ils sont un peu là !

NÉNETTE, *n'appréciant pas l'allusion.* — Ah ! Jules, c'est le hic. Avant que je l'aie décidé à plaquer ses parties de 421 sur le comptoir, ses soirées au Palais des Sports, son P.M.U. !... (*Avec un soupir.*) En attendant, je me contenterai d'être campagnarde par correspondance.

HUBERT. — Comment ça ?

NÉNETTE. — J'espère que vous m'écrirez. Il me tarde de savoir si vous allez gagner la bataille des doryphores.

HUBERT. — Ah ! Je vous enverrai tous les communiqués !

NÉNETTE. — Et un faire-part pour la naissance du veau à la Roussole.

HUBERT. — On vous doit bien ça... c'est vous qui l'avez présentée à son fiancé. (*Ils éclatent de rire tous les deux et boivent. Mais la gaieté d'Hubert diminue soudain, et sur un autre ton, il reprend, un peu gêné.*) Je pense tout d'un coup que je suis en train de vous faire des promesses de gascon.

NÉNETTE. — Pourquoi ?

HUBERT. — Gisèle a décidé qu'une fois mariés, nous ne résiderons plus guère ici.

NÉNETTE, *étonnée, avec une légère teinte d'inquiétude.* — Mais alors, qui s'occupera du domaine ?

HUBERT. — Ma tante.

NÉNETTE. — Ça va être joli ! Elle va faire greffer les salades et sulfater les petits pois !

HUBERT. — Gisèle rêve de présentations chez les grands couturiers, de vernissages, de boîtes de nuit...

NÉNETTE. — Vous serez fier de la montrer, de l'avoir à votre bras. Elle est coquette, elle est jeune.

HUBERT, *préoccupé.* — Peut-être même un peu trop pour moi. Evidemment dans un ménage, ce qui est essentiel, c'est... c'est d'avoir les mêmes goûts.

NÉNETTE, *s'énervant.* — Et vos goûts à vous, c'est pas les mondaniétés, la tournée des grands ducs ?

HUBERT. — De temps en temps... avec joie ! Mais ça m'ennuie d'abandonner... mon cheval, mes chiens, mon fusil... ma maison !

NÉNETTE. — Eh bien, dites-le lui.

HUBERT, *vaincu d'avance.* — C'est qu'elle est assez... autoritaire.

NÉNETTE, *se montant.* — C'est surtout que vous êtes... que vous êtes...

HUBERT. — Que je suis quoi ? Dites-le !

NÉNETTE. — Une chiffé molle !

HUBERT. — Chiffé molle !

NÉNETTE. — C'est tout ce que vous méritez ! Avec votre tante, vous étiez un petit garçon... avec votre

Gisèle, vous serez un vieux daim qu'une jeune biche mène par le bout du nez !

HUBERT. — Vieux daim ! Par le bout du nez ! Puisque vous aimez les comparaisons pittoresques,

permettez-moi de vous dire que devant les caprices de votre Jules, vous êtes aussi ferme... (*Il cherche*

une seconde.) qu'un morceau de beurre dans une poêle à frire

NÉNETTE, *crescendo.* — Quoi ? Quoi ? Quoi ?

HUBERT. — Vous aussi, vous êtes prête à sacrifier vos aspirations au 421 et au P.M.U. de ce plongeur

de caboulot !

NÉNETTE. — Caboulot ! « Le Cochon qui sommeille » ! C'est une maison un peu mieux dirigée que votre manoir à la somme !

HUBERT, *scandalisé.* — Oh ! ! Madame. celui qui a bâti la vieille tour que l'on aperçoit de cette terrasse s'appelait Eudes-Enguerrand-Albéric de Mont-

Vermeil et il a fermé les yeux à Louis le Hutin !

NÈNERTE. — Monsieur ! Mon grand-père maternel s'appelait Augustin-Casimir-Népomucène Tardiveau, et il ouvrait les huîtres au Café Anglais !

HUBERT, exaspéré. — Oh !... Madame !... J'aime mieux vous céder la place !

NÈNERTE, le poursuivant avec impétuosité dans l'escalier. — Non, monsieur ! non ! C'est trop facile ! Je tiens d'abord à vous dire que ma grand-tante Augustine, quand elle était cuisinière chez M. Arthur Meyer...

(On n'entend pas la suite de la phrase, car le rideau s'est baissé. Le deuxième tableau s'enchaîne dans les plus courts délais possibles.)

DEUXIÈME TABLEAU

Le lendemain matin.

GISELLE, apparaissant à une porte. — Lucie ! Lucie !... Il est huit heures moins cinq... Le Cardinal part dans vingt minutes. Est-ce que la voiture est dans la cour ?

LUCIE, qui a surgi par une autre porte. — Je vais voir, mademoiselle.

(Elle sort en courant.)

GISELLE, apercevant Patrice qui descend l'escalier en portant des bagages. — Patrice ! où en êtes-vous pour les bagages ?

PATRICE. — Je descends les deux dernières valises.

GISELLE. — Vous n'avez pas oublié la caisse de foie gras ?

PATRICE. — Oh ! Mademoiselle me connaît... et moi, je connais bien Son Eminence !

(Il gagne la bâte et croise en sortant Lucie qui arrive en courant.)

LUCIE. — Ça y est mademoiselle, le chauffeur attend.

GISELLE. — Bon.

LUCIE. — Oh ! La bouteille thermos !

(Elle gagne l'office en courant.)

GISELE. — Les fleurs... les fleurs dans la voiture !
(Elle va pour sortir. Jules apparaît sur l'escalier, en pyjama et en robe de chambre assis au personnage.)

JULES, grognon, bâillant et s'étirant en descendant dans la pièce. — Ah ! vous parlez d'un ramdam ! J'ai fermé l'œil qu'à cinq heures du matin et une heure après, le remue-ménage a commencé.

GISELE. — Un jour de départ !

JULES, se souvenant. — Ah ! oui, oui...
GISELE, surprise. — J'espère que vous ne l'avez pas oublié ?

JULES, pendant qu'elle sort. — Non, non... mais j'ai pas encore le cerveau bien embrayé. (Gisèle a disparu. Patrice arrive par la baie et se hâte de grimper l'escalier.) Dites donc, Patrice ! J'ai sonné plus de dix fois... pas moyen d'avoir un caoua ?

PATRICE, disparaissant. — Oh ! ce matin !...

JULES. — C'est ça ! Ce matin, on la saute !

LUCIE, sortant de l'office. — Bonjour, monsieur Jules.

JULES, baissant la voix. — Toi, je te retiens ! Comme lapin !

LUCIE, à mi-voix aussi et s'excusant gentiment. — C'est pas ma faute, je venais... et puis j'ai rencontré votre sœur.

JULES, dressant l'oreille. — Et alors ?

LUCIE. — J'ai eu l'idée... je sais pas pourquoi... de lui dire que j'allais vous retrouver.

JULES, avalant une énorme gorgée d'air, comme s'il allait étouffer. — Hhha !!!

VOIX DE GISELE, en couissant. — Lucie !...

LUCIE, criant. — Voilà ! (A mi-voix, à Jules.) Je vous expliquerai, j'ai pas le temps maintenant !

(Elle s'en va rapidement par la baie.)

JULES, comme s'il venait de recevoir une cheminée sur la tête. — C'est plus un café qu'il me faut, c'est un cognac ! Oh !

(Il sort rapidement par l'office. En même temps, le cardinal paraît en haut de l'escalier, suivi de Patrice qui porte une trousse de voyage et Gisèle rentre dans le salon, venant du jardin.)

GISELE. — Tout est prêt. Votre Eminence ne sera certainement pas en retard.

LE CARDINAL. — Oui, oui, j'ai tout mon temps. (A Patrice.) Mon ami, portez cela au chauffeur. (Patrice s'incline et sort.) Mademoiselle Gisèle...

GISELE. — Eminence ?

LE CARDINAL. — J'ai eu, pendant mon séjour ici, l'occasion de vous observer, de vous juger...

GISELE, qui a changé de visage, la voix un peu étranglée. — Ah !

LE CARDINAL. — Je sais de quelle bonne famille vous sortez. Vous êtes instruite. Vous avez de précieuses qualités. Que diriez-vous d'un poste à Rome ou à Paris ?

GISELE, un peu déconcertée. — A Rome ? A Paris ?

LE CARDINAL. — Dans une ambassade, par exemple. J'ai de bons amis auxquels je pourrais écrire...

GISELE, qui s'est ressaisie, sur la défensive. — Je suis très touchée, mais je me plains beaucoup ici...

LE CARDINAL, changeant de ton et la regardant bien. — Mademoiselle Gisèle, j'ai de bons yeux.

GISELE, ironique et presque agressive. — En vérité ?

LE CARDINAL. — Soyons nets. Le ménage du baron ne tient qu'à un fil... et ce fil, je ne veux pas que vous le cassiez entre vos jolies dents.

GISELE, comme plus haut. — Eminence, les gens les plus clairvoyant se laissent parfois mettre un bandeau sur les yeux.

LE CARDINAL, après un très léger temps d'étonnement. — Qu'est-ce à dire ?

GISELE, s'inclinant avec une politesse narquoise. — Pardonnez-moi, mais la discrétion fait partie de mes précieuses qualités.

LA COMTESSE, paraissant en haut de l'escalier et le descendant. — Oh ! Eminence, vous êtes déjà sur le départ ?

LE CARDINAL, préoccupé par les dernières paroles de Giséle. — Mais, ma chère, les trains n'attendent pas.

LA COMTESSE. — Ah ! pour ça, ils sont d'une grossièreté ! Moi aussi d'ailleurs, je vous ai laissé seul.

LE CARDINAL, regardant Giséle. — La conversation de mademoiselle Giséle ne manque pas d'intérêt.

GISELE, toujours railleuse sous sa déférence apparente. — Celle de Madame la Comtesse ne peut qu'en avoir davantage.

(Elle salue et se retire. De nouveau soucieux. le Cardinal a suivi du regard la sortie de Giséle.)

LA COMTESSE, minaudant et hypocrite. — Ah Eminence, comme votre présence va nous manquer. Ce mois a passé plus vite qu'un éclair ! Mais vous, il doit vous tarder de retrouver Rome.

LE CARDINAL, songeur, à mi-voix. — Oui et non.

LA COMTESSE. — Evidemment, vous êtes rassasié de cuisine italienne !

LE CARDINAL, toujours mezzo voce, mais légère-

ment choqué. — Il n'est pas question de ça. J'emporte avec moi, vous devez le comprendre, quelques inquiétudes.

LA COMTESSE, légèrement. — Hubert, Antoinette ? Ça s'arrangera !

LE CARDINAL. — Et ce petit être que personne ici ne désirait... j'aimerais, avant de partir, lui donner ma bénédiction.

LA COMTESSE, allant sonner. — Oh ! mais oui, quelle bonne idée ! Je vais vous le faire apporter.

PATRICE, paraissant sur le seuil de l'office. — Madame désire ?

LA COMTESSE, d'un air dégagé. — Le bébé... Allez chercher le bébé.

PATRICE. — Madame... il n'y a plus de bébé.

(Le Cardinal et la Comtesse sursautant.)

LA COMTESSE. — Quoi ?

LE CARDINAL. — Vous dites ?

PATRICE. — Il est parti ce matin...

LE CARDINAL. — Parti ?

LA COMTESSE. — Comment ?

PATRICE. — Par l'autocar de sept heures.

LA COMTESSE, plutôt à elle-même. — C'est un bébé voyageur !

LE CARDINAL, agité. — Expliquez-vous ! Cet enfant n'est pas parti tout seul.

PATRICE, respectueusement. — Evidemment, non. Il est parti... avec sa mère !

LA COMTESSE, ahurie. — La... la Baronne ?... La Baronne s'est enfuie du manoir ?

LE CARDINAL, avant que Patrice puisse placer un mot. — La malheureuse ! C'est ma faute. Hier soir, je l'ai quittée sur des paroles trop sévères !

PATRICE. — Que votre Eminence m'excuse. Il ne s'agit pas de Madame la Baronne.

LE CARDINAL, *décontenancé.* — Mais alors...

LA COMTESSE. — De qui ?

PATRICE. — De la véritable mère.

LA COMTESSE, *bondissant.* — L'autre ? L'autre est revenue ?

LE CARDINAL, *perdant pied.* — Quelle autre ? Qu'est-ce que vous dites ?

LA COMTESSE, *s'apercevant de sa bévue, au Cardinal.* — Mais... (Se ressaisissant et apostrophant Patrice avec mauvaise foi.) Mais c'est vrai, Patrice. Qu'est-ce que vous dites ? Depuis hier, vous nous abreuvez d'incohérences ! Voilà un enfant qui entre par une porte, qui sort par une autre... comme un courant d'air ! Vous nous annoncez maintenant qu'il a plusieurs mères !... Plusieurs pères, c'est courant ! mais plusieurs mères, c'est invraisemblable !

PATRICE, *qui a conservé son sang-froid.* — C'est pourquoi j'ai précisé : la véritable mère.

LA COMTESSE. — Et vous insistez ? Décidément, cet homme s'adonne à la boisson ! Mais à l'aurore, c'est prématuré ! Allez cuver votre vin. (Le regardant bien pour qu'il comprenne que sa présence est indésirable.) Vous ne comprenez bien, Patrice ?

PATRICE, *se résignant avec effort.* — Oui, madame.

LE CARDINAL, à Patrice. — Un instant ! (A la Comtesse.) Ma chère, permettez-moi de vous dire que rien dans le comportement de cet homme, ni dans ses habitudes ne justifie votre accusation.

PATRICE, *très digne.* — Je remercie Son Eminence !

LA COMTESSE. — Pourtant...

LE CARDINAL. — Laissez-moi essayer de m'y reconnaître. (D'un ton décidé.) Patrice !

LA COMTESSE, *éperdue et suppliant.* — Patrice !

PATRICE, *pris entre deux feux.* — Je...

LE CARDINAL, *avec autorité.* — Je vous écoute...

PATRICE. — C'est très clair.

LA COMTESSE, *béant.* — Ah ? ? ?

LE CARDINAL, *le pressant.* — Allons !

PATRICE. — Tout mon récit d'hier soir concernant la naissance de cet enfant était une pure invention.

LA COMTESSE, *anéantie une seconde, puis bondissant.* — Oh ! ! ! Vous avez raison ! Cet homme n'est pas ivre... il est fou !

LE CARDINAL, *la main au front.* — Je crains de le devenir.

LA COMTESSE, à Patrice. — Alors, c'était une farce, une « invention » ? Et vous trouvez ça drôle ?

PATRICE. — Cette invention, madame, n'était pas de moi.

LE CARDINAL. — Mais ce bébé, nous l'avons vu ! Ce n'était pas un mythe ! Et l'homme qui l'a apporté ? Et cette femme qui est venue le reprendre ce matin ?

LA COMTESSE, *en pleine effervescence.* — C'est une histoire inouïe ! Incroyable ! Invraisemblable !

PATRICE, *très maître de lui.* ... C'est une histoire qui, pour être comprise, demande à être écoutée avec beaucoup d'attention et de calme.

LE CARDINAL et LA COMTESSE, *étonnés et subjugués.* — Ah ? ? ?

PATRICE, *poursuivant son avantage.* — Si Son Eminence veut bien prendre place... (Il désigne un siège sur lequel le Cardinal comme hypnotisé prend place.) Si Madame la Comtesse veut en faire autant...

LA COMTESSE, *obéissant de même.* — Oui, Patrice.

PATRICE, *comme s'il récitait une fable de La Fontaine.* — Une jeune fille ayant fauté se trouva fort embarrassée quand son enfant fut venu...

LE CARDINAL et LA COMTESSE. — Ah !

PATRICE. — De retour à son village, craignant la colère de son promis, elle en attribua la maternité à

J'Y SUIS... J'Y RESTE

126

une cliente de l'hôtel où elle avait servi comme
chambrière.
LE CARDINAL, se soulevant sur son siège. — Par
exemple !
LA COMTESSE, de même. — Vous...
(*Patrice les calme d'un geste et d'un chuchoté à la fois déferents et autoritaires.*)
LA COMTESSE, soumise. — Oui, Patrice !
(*Le Cardinal et elle se renfoncent dans leurs sièges. Elle est visiblement mal à l'aise et le Cardinal visiblement préoccupé de plus en plus.*)
PATRICE, poursuivant. — Mais le fiancé regimba,
rechercha la fameuse cliente et lui rapporta son
bien. C'est la fin du premier épisode que nous avons
vécu cette nuit.
LE CARDINAL, l'esprit en alerte. — Mais alors ?...
LA COMTESSE. — Je...
PATRICE, comme précédemment. — Ça... ! Le se-
cond épisode s'est joué ce matin. Après quelques
heures de séparation, la jeune fille (si j'ose m'expli-
mer ainsi) a compris qu'elle ne pourrait pas se pas-
ser de son enfant, elle a tout avoué à son fiancé et
elle est venue reprendre le fruit de sa faute.
(*Le Cardinal se lève et tournant le dos aux
deux autres personnages, se retire à quel-
ques pas.*)
LA COMTESSE, payant d'audace et jouant la révolte.
— Non ! mais, quelle impudence, croyez-vous !...
Parmi toutes les clientes de l'hôtel, oser choisir le
nom d'Antoinette de Mont-Vermeil !...
PATRICE. — Enfin... tel est pris qui croyait pren-
dre. Nous avons plié, mais pas rompu ! Tout est bien
qui finit bien !

LA COMTESSE, affectant l'enjouement. — Mais oui,
ce garçon a raison : Tout est bien qui finit bien !
PATRICE. — Je me permets de signaler à Son Emi-
nence qu'il lui reste un quart d'heure pour gagner
la gare.
LE CARDINAL, agacé, se contenant et congédiant
Patrice. — Oui, oui... le chauffeur ira plus vite.
(*Patrice s'incline et sort.*)
LA COMTESSE, toujours enjouée. — Il est grand
temps que j'appelle Hubert et Antoinette pour qu'ils
vous fassent leurs adieux. Mais comme je suis heu-
reuse qu'avant votre départ ce malentendu se soit
éclairci !
LE CARDINAL, explosant. — Eclairci ! Ma chère,
je n'aime pas jouer au chat et à la souris ! Surtout
quand c'est moi qui suis la souris !
LA COMTESSE, vacillante. — Là... la souris ?
LE CARDINAL. — Depuis hier, j'ai eu plusieurs fois
l'impression d'être entouré de choses troubles. A
présent, j'en suis sûr, on se moque de moi !
LA COMTESSE, de plus en plus troublée. — Co-
comment ça ?
LE CARDINAL. — Je veux bien admettre que la ba-
ronne ait fait un voyage à Aix-les-Bains.
LA COMTESSE, d'une voix qui faiblit toujours. —
Ce n'est pas loin de la Suisse.
LE CARDINAL. — Je veux bien ajouter foi au cu-
rieux récit à épisodes de votre maître d'hôtel...
LA COMTESSE, décroscendo. — Un simple fait-di-
vers.
LE CARDINAL. — Mais je vous demande alors pour-
quoi la baronne s'est accusée d'une faute qu'elle n'a
pas commise.
LA COMTESSE, complètement enlisée. — Pourquoi ?
Ah ! oui, pourquoi ? Euh... eh bien...

LE CARDINAL. — J'avais bien raison de trouver bizarre l'aventure qu'elle m'a contée... ce prince oriental, qui était brun, qui était beau...

LA COMTESSE, *interrogative*. — Qui sentait bon le sable chaud ?

LE CARDINAL. — Il paraît ! Et la gazelle du désert ! Et le rahat-loukoum !

LA COMTESSE, *à elle-même*. — Pourquoi est-elle allé parler de rahat-loukoum !

LE CARDINAL. — Et les palmiers en Suisse ! LA COMTESSE, *même jeu*. — Je ne lui en avais pas tant demandé ! (*Poussant un cri étouffé en s'apercevant de sa bêtise*.) Ha ! !

LE CARDINAL, *suffoqué*. — Quoi ? C'est vous ?... LA COMTESSE, *s'affolant*. — Moi ! Comment ? Mais non !

LE CARDINAL. — Vous vous êtes vendue ! C'est vous qui tirez les ficelles de toute cette machination ?

LA COMTESSE, *éperdue*. — Euh !

LE CARDINAL. — Assez de faux-fuyants ! Assez de tromperies ! (*Détachant bien les mots*.) Croyez-moi, il vaut mieux avouer !

LA COMTESSE, *effondrée, se résignant*. — Oui, il vaut mieux !

LE CARDINAL. — Avant tout, oui ou non, la baronne est-elle coupable ?

LA COMTESSE, *éplorée*. — Non, bien sûr que non !

LE CARDINAL, *poussant un soupir de soulagement*. — Ah ! (*Poursuivant*.) Mais dans quel but lui avez-vous demandé... de se déshonorer ?

LA COMTESSE. — Pour sauver l'honneur de la famille !

LE CARDINAL, *froissé*. — Que pouvez-vous avoir à cacher ? Il faut que ce soit bien grave, car enfin, vous en qui j'avais toute confiance, vous, ma vieille amie, depuis hier, vous me mentez !

LA COMTESSE. — Non, Eminence, pas depuis hier... depuis dix ans !

LE CARDINAL. — Que s'est-il passé, il y a dix ans ?

LA COMTESSE. — Hubert a épousé une aventurière.

LE CARDINAL. — Une aventurière ?

LA COMTESSE. — Qui a disparu un mois plus tard, après nous avoir dépouillés.

LE CARDINAL. — Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue ?

LA COMTESSE, *piteuse*. — Je sais qu'elle a fait un séjour à Aix-les-Bains.

LE CARDINAL, *compréhensif*. — C'était elle !... Mais alors, qui est la baronne que je connais ?

LA COMTESSE, *confuse*. — La patronne du « Chon » ! Oui, un restaurant des Halles. Elle avait égaré ses papiers et c'est sous son nom que l'autre...

LE CARDINAL. — Qu'est-ce qui vous obligeait à me laisser croire ?...

LA COMTESSE. — Elle était venue discuter avec Hubert des moyens d'arranger cette situation, vous êtes arrivé, vous l'avez prise pour... nous n'avons pas osé vous détromper.

LE CARDINAL. — Tout de même ! Tout de même !... Vous auriez pu penser à ma robe !

LA COMTESSE, *larmoyante*. — Je n'ai pensé qu'au chapeau !

LE CARDINAL. — Quel chapeau ?

LA COMTESSE. — Le chapeau de cardinal du frère d'Hubert. J'avais tellement peur de lui faire perdre

voilà votre sympathie, votre influence...

LE CARDINAL. — Comment pourrais-je le rendre responsable des sottises d'Hubert ou de vos... manigances ? Quand je pense que depuis un mois, je m'évertue à raccommoder un ménage qui n'existe pas ! Ah ! j'ai bien perdu mon temps !

LA COMTESSE. — Moi, j'ai perdu trois kilos !

130 J'Y SUIS... J'Y RESTE

PATRICE, paraissant. — Eminence, il n'y a plus que dix minutes.
LE CARDINAL. — C'est bon, c'est bon, j'arrive.

(*Patrice se retire.*)

NÉNETTE, arrivant par l'escalier. — Hubert ! Son Eminence s'en va ! Vite, mon chéri !

HUBERT, la suivant. — Voilà, ma chérie !

LE CARDINAL, s'arrêtant face à eux. — Ah ! non, non ! Vous deux, les petits mots doux, les regards tendres... faites-m'en grâce !

NÉNETTE, déconcertée, regardant Hubert. — Mais...

HUBERT, déconcerté, regardant Nénette. — Nous...

LE CARDINAL. — Je sais tout !
HUBERT, essayant de sourire pour masquer son désarroi. — Tout ?

NÉNETTE, même jeu. — Tout quoi ?

LA COMTESSE. — Tout ! Tout ! (*Puis allant et venant, ouvrant les bras, se prenant la tête dans les mains, gesticulant en montrant le Cardinal.*) Il m'a questionnée, terrorisée ! C'est un démon !

LE CARDINAL. — Vous, Appoline, ça suffit ! Vous avez débité assez d'extravagances pour aujourd'hui !

LA COMTESSE, se calmant, dominée et s'asseyant. — Bien !

LE CARDINAL, sur un ton de reproche affectueux.

— Mais vous, Hubert, vous Antoinette, pourquoi m'avoir joué cette comédie des jeunes mariés amoureux ?

HUBERT. — Parce que... nous voulions divorcer !

LE CARDINAL. — L'Eglise n'aime pas ce mot-là. Il y a pour Elle, dans votre cas, une autre solution... et je m'en occuperai dès mon arrivée à Rome ; c'est l'annulation du mariage pour non-consommation.

NÉNETTE. — Oui, mais voilà... on a consommé !

LA COMTESSE, se dressant, effaré. — Hein ?

LE CARDINAL, s'effondrant dans un fauteuil. — Oh !

NÉNETTE, expliquant. — Hier soir, on s'est disputés.

HUBERT, un peu gêné. — Pour se raccommoder, on a bu une bouteille de champagne.

NÉNETTE. — Et puis, on s'est red disputés... encore plus fort.

HUBERT. — Alors, pour se re-raccommoder...

NÉNETTE. — On a bu trois bouteilles.

HUBERT. — On ne sait plus très bien ce qui s'est passé...

NÉNETTE. — Mais ce qui est sûr, c'est qu'on s'est raccommodés tout à fait !

LA COMTESSE, explosant. — Ça c'est le bouquet !

LE CARDINAL, soucieux. — Evidemment, il ne peut plus être question d'annulation.

HUBERT, joyeusement. — Mais il n'en est pas question !

NÉNETTE. — A la façon dont on s'est disputés, raccommodés...

HUBERT. — Redisputés... re-raccommodés...

NÉNETTE. — On a compris qu'on était vraiment faits pour être mari et femme !

HUBERT. — Et on va le rester !

LA COMTESSE. — Tiens !

NÉNETTE. — J'espère que vous êtes d'accord, Comtesse ?

LA COMTESSE, avec force. — Ah ! non, non, pas du tout ! (*Regards surpris et inquiets de Nénette et d'Hubert.*) Je n'admets pas que vous m'appeliez Comtesse à présent que vous avez le droit de m'appeler Tantine !

LE CARDINAL, stoppant les effusions qui s'ébauchent. — J'ai tout de même un mot à dire.

NÉNETTE. — Oh ! je sais bien, Eminence, vous allez nous laver la tête !
 HUBERT, s'excusant. — Mais après tout, nous n'avons fait que nous mettre en règle avec le Code Civil.

(Il serre affectueusement le bras de Nénette.)

LE CARDINAL. — Vous ne l'êtes pas avec l'Eglise Ce voyage de noces en Italie dont nous avons tant parlé, faites-le donc... Et à Rome, discrètement, dans une petite chapelle, je sanctifierai un mariage auquel il ne manque qu'un peu d'eau bénite pour être parfait.

(Gisèle est entrée venant de la terrasse, sur la réplique précédente de Nénette et s'est mise à écouter sans être remarquée.)

LA COMTESSE, l'apercevant, et avec une nuance d'ennui. — Tiens, Gisèle, vous étiez là ?
 HUBERT, gêné. — Il faudra... que nous ayons une conversation.

GISELE. — Nous n'en aurons plus le temps. J'étais justement venue annoncer à Madame la Comtesse... mon prochain départ.

LA COMTESSE, surprise. — Qu'est-ce qui vous prend ?

GISELE. — Son Eminence a pensé...

LE CARDINAL, à la Comtesse, avec autorité et bonhomie. — Qu'elle a toutes les qualités pour finir ambassadrice, oui, ma chère. (A Gisèle.) Dès demain, j'écrirai à mes amis.

(Gisèle s'incline et pose les lèvres sur l'anneau du prélat.)

PATRICE arrivant par la terrasse, pressant. — Mon seigneur, l'heure avance.

LE CARDINAL, se hâtant. — Cette fois, je pars.

LA COMTESSE. — Je vous accompagne.

NÉNETTE. — Nous vous accompagnons.

(Dans un grand mouvement, tous ont disparu par la terrasse, sauf Gisèle.)

JULES, sortant de l'office. — Ça y est, l'Eminent met les voiles ? Ça va être le moment de retrousser ses manches ?

GISELE. — Inutile, monsieur Jules, le match est terminé. Nous sommes knock-out tous les deux.

JULES, ahuri. — Pourquoi que vous me dites ça ?
 GISELE. — Parce que cette nuit, le baron est devenu le mari de sa femme.

JULES. — Quoi ? Nénette et ?... (Geste de confirmation de Gisèle.) Alors moi, je reste en rade ?

GISELE. — Ce sont des choses qui arrivent.

(Et elle s'en va.)

JULES, seul. — Ah ! j'ai bonne mine ! (Furieux.) Oh ! mais pardon ! pardon !

NÉNETTE, entrant, en poussant devant elle Lucie, larmoyante. — Allez, ma petite ! Dépêchez-vous d'aller boucler vos valises... Vous ne resterez pas un jour de plus chez moi.

LUCIE, éplorée. — Mais, madame...

JULES, regimbant. — Dis donc, Nénette !

NÉNETTE. — Et toi aussi, va faire tes bagages ! Avant trois jours, il faut que le restaurant soit rouvert... et la petite a besoin de se mettre au courant.

LUCIE, ahurie. — Au courant ?

JULES, de même. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

NÉNETTE. — Que vous ne pouvez pas devenir les gérants du « Cochon » en restant dans le Périgord.

LUCIE. — Oh !

JULES, illuminé. — Nénette !

NÉNETTE. — Et par-dessus le marché, je t'accorde sa main. Tu ne lui avais demandé que le reste, mais depuis que je suis baronne, je vois tout en grand !
 JULES, *éperdu*. — J'ai envie de t'embrasser !
 NÉNETTE, *riant*. — Hypocrite !

(*Et elle le pousse vers Lucie que Jules serre dans ses bras.*)

PATRICE, *apparaissant, aperçoit le couple enlacé, et s'exclame*. — Oh !!!

JULES. — Qu'est-ce que tu veux ma vieille t'es battu sur le poteau ! (*Et comme Lucie le tire par la main vers l'office.*) Voilà, ma gosse !

(*Ils disparaissent.*)

NÉNETTE, *apitoyée*. — Mon pauvre Patrice, vous n'avez pas de veine !

PATRICE, *se résignant, philosophe*. — Mon Dieu, madame, après ça, j'espère que la chance va revenir !

(*Et il s'en va.*)

LA COMTESSE, *entrant, suivie d'Hubert qui rejoint Nénette*. — Ah ! quelle aventure ! quel labyrinthe.

HUBERT. — Enfin, nous en sommes sortis !

NÉNETTE. — Et nous avons trouvé le bonheur au bout !

LA COMTESSE. — Ma chère Antoinette, qui aurait pu prévoir, il y a un mois !

HUBERT. — Ah ! Nous étions moins d'accord quand ce bon Cardinal est apparu sur la terrasse !

NÉNETTE. — Il me semble que je le revois encore.

LA COMTESSE. — Moi aussi !

LE CARDINAL, *apparaissant*. — Mes chers amis...

LA COMTESSE, NÉNETTE, HUBERT. — Oh !

LA COMTESSE. — Décidément, c'est l'homme des miracles !

LE CARDINAL. — A la grille du château, un pneu crevé.

HUBERT. — Un clou ?

LE CARDINAL, *souriant*. — Non, la Providence ! Je n'osais pas vous le dire, mais j'avais bien envie de rester un jour de plus !

LES TROIS AUTRES, *ravis, l'entourant*. — Eminence !

RIDEAU